L'Initiation



Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS I. ✠ O. ✠

Docteur en médecine — Docteur en kabbale

57me VOLUME. — 16me ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 3 (Décembre 1902)

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé 5, rue de Savoie, à Paris-VIe. Téléphone — 260-90

ADMINISTRATION — ABONNEMENTS — ANNONCES

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

PARIS — 50, Chaussée-d'Antin, 50 — PARIS

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'*un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà quatorze années d'existence.— Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)

PRINCIPAUX RÉDACTEURS ET COLLABORATEURS DE *l'Initiation*

1°

PARTIE INITIATIQUE

SAINT-YVES D'ALVEYDRE — AMO — F. CH. BARLET, S.·. I.·. ℵ — GUYMIOT. — MARC HAVEN, S.·. I.·. ℵ — JOLLIVET-CASTELOT. — JULIEN LEJAY, S.·. I.·. ℵ — EMILE MICHELET, S.·. I.·. (C. G. E.) — LUCIEN MAUCHEL, S.·. I.·. (D. S. E.) MOGD, S.·. I.·. — PAPUS, S.·. I.·. ℵ — Dr ROZIER. — SÉDIR, S.·. I.·. ℵ. — SELVA, S.·. I.·. (C. G. E.)

2°

PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

ABIL-MARDUK. — AMELINEAU. — ALEPH. — AMARAVELLA. — Dr BARADUC. — SERGE BASSET. — Le F.·. BERTRAND 30e .·. — BLITZ. — BOJANOV. — ERNEST BOSC. — J. BRICAUD. — JACQUES BRIEU. — CAMILLE CHAIGNEAU. — CHIMUA DU LAFAY. — ALFRED LE DAIN. — G. DELANNE. — ALBAN DUBET. — A. ERNY. — FABRE DES ESSARTS. — L. ESQUIEU. — DELÉZINIER. — JULES GIRAUD. — Dr FERRAN. — L. GOURMAND. — L. HUTCHINSON. — E. LEFÉBURE. — L. LE LEU. — L. LEMERLE. — LECOMTE. — NAPOLÉON NEY. — Gle C. NOEL. — HORACE PELLETIER — PHANEG. — G. POIREL. — QUESTOR VITŒ. — RAYMOND. — SABRUS. — L. SATURNINUS. — Dr SOURBECK. — THOMASSIN. — TIDIANEUQ. — G. VITOUX. — YALTA.

3°

PARTIE LITTÉRAIRE

MAURICE BEAUBOURG. — JEAN DELVILLE. — ESTRELLA. — E. GOUDEAU. — MANOËL DE GRANDFORD. — L. HENNIQUE. — GABRIEL DE LAUTREC. — JULES LERMINA. — JULES DE MARTHOLD. — CATULLE MENDÈS. — GEORGE MONTIÈRE. — LÉON RIOTOR. — SAINT-FARGEAU. — R. SAINTE-MARIE. — ROBERT SCHEFFER. — EMILE SIGOGNE. — CH. DE SIVRY.

4°

POÉSIE

G. ARMELIN. — CH. DUBOURG. — RODOLPHE DARZENS. — JEAN DELVILLE. — YVAN DIETSCHINE. — E. GIGLEUX. — CH. GROLLEAU. — MAURICE LARGERIS. — PAUL MARROT. — EDMOND PILON. — DE TALLENAY. — ROBERT DE LA VILLEHERVÉ.

L'INITIATION (RENSEIGNEMENTS UTILES)

DIRECTION
5, rue de Savoie, 5
TÉLÉPHONE — 260-90
PARIS-VIe
DIRECTEUR : **PAPUS**
DIRECTEUR ADJOINT : **Paul SÉDIR**
Rédacteur en chef :
F.-Ch. BARLET
Secrétaires de la Rédaction :
J. LEJAY — SABRUS

ADMINISTRATION
ABONNEMENTS
PUBLICITÉ : VENTE AU NUMÉRO
Librairie Paul OLLENDORFF
50, Chaussée-d'Antin, 50
PARIS

FRANCE, un an. 10 fr.
ÉTRANGER, — 12 fr.

RÉDACTION. — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la Direction ne se permettra jamais aucune note *dans le corps* d'un article.

Prière d'adresser tous les échanges : 87, boul. Montmorency, Paris

MANUSCRITS. — Les manuscrits doivent être adressés *à la rédaction*. Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rendus à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujours composé d'avance : les manuscrits reçus ne peuvent donc passer au plus tôt que le mois suivant.

L'Initiation est, en France, le seul organe officiel des centres suivants :

Groupe Indépendant d'Études Ésotériques, 1.600 Membres, 104 Branches et Correspondants.

Ordre Martiniste.

Ordre Kabbalistique de la Rose + Croix.

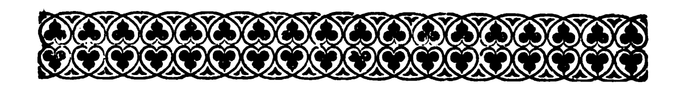
École Supérieure libre des Sciences Hermétiques.

Société Alchimique de France (avec la Revue l'*Hyperchimie*).

Union Idéaliste Universelle.

F. T. L. (section française).

Rite Swedenborgien (Loge INRI)



PARTIE EXOTÉRIQUE

Les Mystères d'une feuille de papier

Lettre à Monsieur le Dr PAPUS

Marseille, le 3 Décembre 1902.

Mon cher Monsieur,

Je viens de voir, dans le numéro de *l'Initiation* de novembre, la reproduction d'un essai, selon ma méthode, exécuté par M. et Mme P. F. B.

Permettez-moi de discuter ce dessin, qui ne me paraît pas du tout fait selon mes procédés.

En effet, ce qui caractérise mes productions, c'est : 1° qu'il n'y a pas de traits dans mes dessins ; 2° que tous mes personnages, si petits qu'ils soient, se décomposent en d'autres personnages plus petits, jusqu'à l'extrême limite des ombres chinoises, qui donnent alors des personnages minuscules ; 3° que si on examine les contours de mes personnages quelconques

avec une forte loupe (grossissant cinq ou six fois), ces contours sont formés par de l'écriture, très difficile à lire, il est vrai, mais qui n'en existe pas moins ; 4° que toutes les parties qui forment ombres ne sont que des groupes de petits personnages, et que ces personnages, grands ou petits, sont les caractères dont l'écriture est formée. C'est ce qui explique pourquoi le buste d'un personnage est formé par une tête plus grosse, qui est elle-même un caractère ou plusieurs caractères. Il y a aussi, très souvent, des yeux doubles à une même figure, ou double regard. En outre, nos personnages, ont au besoin plusieurs bras ou mains accomplissant des actes différents. Ce sont des dessins parlant ; 5° qu'en renversant le tableau, ces groupes forment d'autres groupes, dont les sujets varient selon les quatre sens où l'on peut les regarder ; 6° que ceci est tellement général comme caractère décisif que les yeux mêmes d'une figure d'une dimension appréciable forment aussi des groupes de personnages en les regardant à cette forte loupe ; 7° bref, pour qu'un dessin soit de mon école, la loupe forte doit décomposer les plus petits sujets en d'autres plus petits. Sinon, ce ne sont plus des dessins de mon genre, car *c'est absolument cette décomposition à l'infini qui constitue le réel caractère merveilleux de mes productions*.

C'est ce qui empêchera absolument un dessinateur ou un graveur, si fort qu'il soit, de copier mes œuvres ; et c'est aussi ce qui a *fait dire aux artistes qui les ont examinés à la loupe et non superficiellement*, que ces dessins paraissent au-dessus du génie humain...

Si vous voulez bien publier l'une de mes œuvres,

au lieu de cette petite tête insignifiante, que vous avez publiée, et faite en quelques secondes et sans prétentions, vos lecteurs, les artistes et les graveurs, pourront vérifier à la loupe tout ce que je viens d'écrire.

CRITIQUE DU DESSIN DE NOVEMBRE

de l'Initiation.

Dans le dessin que ce numéro renferme, on ne découvre *aucun des caractères que j'ai énumérés.* Mais cela ne m'étonne pas, puisque vos lecteurs n'ont rien vu de moi encore, et qu'ils ne savent pas ce que je puis produire.

C'est tellement vrai que j'ai reçu aussi, de mon côté, un tas de lettres qui me demandent de combler cette lacune, et de montrer ce qui a été annoncé.

J'ai reçu aussi douze dessins de différents amateurs, même de l'étranger.

M. E. Amati, de Naples, m'a envoyé deux planches dans le genre de celle de M. et Mme P. F. B.

C'est bien *comme début;* mais on voit les traits, les hachures. Ce sont des dessins faits à la pointe d'un crayon très pointu ; et, si vous les regardez à la loupe, vous n'y voyez aucune trace de cette merveilleuse décomposition qui est le caractère exclusif de mes œuvres, qui feraient le désespoir des graveurs, si nous n'avions aujourd'hui la phototypie pour obtenir des reproductions.

Étant mathématicien, je suis précis, et il n'y a pas

un des petits détails indiqués par moi qui n'ait sa valeur obligatoire.

Mes imitateurs doivent agir ainsi, sinon les amateurs qui me font l'honneur de vouloir marcher sur mes traces *n'arriveront à rien.*

J'ai déjà écrit à ces amateurs, qui emploient des crayons Conté n° 1 ou 2, ou des crayons pointus, qu'ils ne pouvaient pas m'imiter avec ces crayons. J'emploie, je le répète, un énorme crayon Conté, appelé sauce, gros comme un fort cigare, et non taillé.

Je ne cache pas mes méthodes, comme certains médiums; au contraire, je ne demande qu'à faire de nombreux prosélytes, parce qu'après les dessins, nous avons à étudier cette écriture divine, dont j'ai à peine parlé et qui est à elle seule toute une révélation.

Je n'ai pas encore abordé le centième des résultats que je connais seul actuellement, mais que je dévoilerai au fur et à mesure que ma découverte sera mûre pour les nouveaux initiés.

Sans la loupe, vous ne ferez et ne verrez rien : car c'est cet instrument qui dévoile le côté merveilleux caché dans mes dessins et l'écriture en énormes ou minuscules caractères.

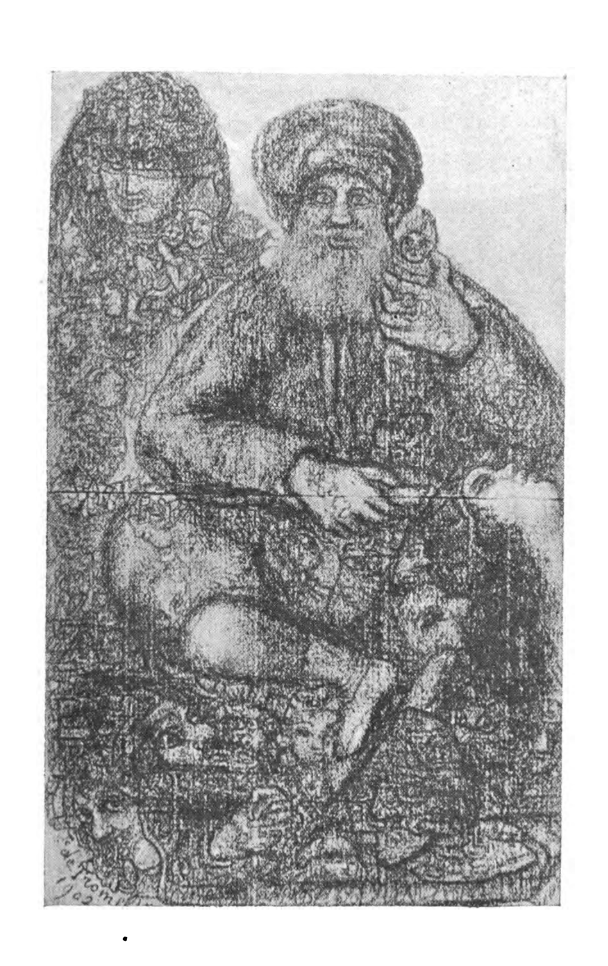
J'ai déjà dit que cette écriture secrète était formée par des lettres représentant des visages et des personnages.

Dans le dessin que j'envoie à *l'Initiation*, vous en avez un exemple en haut, à droite :

Voyez le mot *secret.*

Comme les petits dessins ne sont que la reproduc-





tion des grands, cela explique comment les grandes figures peuvent aussi être de l'écriture en gros caractères. Le dessin de novembre de *l'Initiation* ne renferme aucun écrit.

Sur le collier de fer enserrant le cou de la belle tête du supplicié, vous lirez en gros caractères : carcan, cadavre, cabale, cage, arêté, écarté, etc.

En retournant : sorcier, sort, sortilège, réservé, 1535, fermeture, etc.

D'où je conclus que ce supplicié a été exécuté en 1535, et que le patient était un sorcier accusé de sortilège; qu'il a été mis au carcan, etc.

Ce simple mot est toute une phrase.

Mais, j'ai accentué les lettres exprès, au détriment des petits personnages qu'elles forment.

Si on examine cette tête, on verra que c'est tout un monde.

1° En regardant bien, on lui voit les yeux fermés, un regard voilé, les yeux ouverts et éteints, comme à un cadavre qu'il est.

Les rides que la souffrance a formées sur son visage et les traits de sang coagulé forment quatre groupes de personnages petits, dont les quatre sujets changent selon le sens où l'on regarde.

La femme d'en bas a les yeux doubles et deux regards en haut. Il en est de même de Satan et de la vieille mégère, dont les yeux paraissent bouger en les regardant fixement. Vous lirez mon nom dans les plis de son bonnet, à droite : Tromelin.

Il y a aussi beaucoup de surprises, que je laisse aux artistes le soin de découvrir. Pour en montrer le genre,

je me bornerai à indiquer que la vieille tient à la main un verre en forme de coupe, formée par le bas du visage de la femme masquée. Satan tient et conduit la main de cette mégère pour faire avaler le philtre à la femme masquée.

L'oreille droite de Satan représente la tête d'un gros serpent, dont le corps est formé par les boucles de cheveux de la femme masquée. Cette tête de serpent se décompose, dans tous les sens, en petits goupes de personnages minuscules.

Voyez cette scène du Sabbat, au centre du dessin, et celui qui écrit sous le nez de la grosse tête...

Enfin, pour ne pas m'étendre davantage sur la description de ce dessin, je dirai que tout, absolument tout, se décompose en petits personnages, même les mains, surtout en regardant à la loupe, sans laquelle on ne peut voir le côté merveilleux.

Je dirai que j'ai dessiné, en guise d'images, en haut, des groupes de petits personnages et, à gauche, un autre groupe un peu plus gros.

Ceci a pour but de montrer que j'aurais pu faire toute la planche en personnages de l'une de ces trois grandeurs. Mais on voit que les petits comme les gros, se décomposent à la loupe de la même façon, car ces petits groupes ne sont que les sujets représentés en gros dans d'autres planches.

Voyez cet évêque qui bénit... cet enfant et croise ses deux mains sur le cou d'une petite fille.

Plus on regardera ce dessin et plus on y verra de choses imprévues. Il n'est cependant qu'une esquisse, faite pour les lecteurs de *l'Initiation*, où j'ai laissé à

dessein beaucoup de parties incomplètes, pour ne pas trop charger la planche et qu'on y voie plus clair.

Je crois que cette œuvre a un caractère tout à fait différent de la production de M. et Mme P. F. B., dont le dessin n'a rien, je crois, des caractères du mien. C'est un début à encourager ; et, d'ailleurs, rien encore n'avait pu les fixer sur ma manière de faire, puisqu'ils n'avaient vu aucune de mes productions.

Je possède une collection unique au monde de dessins très différents les uns des autres, comme genres, tout en ayant les mêmes caractères fondamentaux que j'ai indiqués.

J'informe les amateurs que ces œuvres vont être éditées par la librairie du Panthéon, 5, rue Soufflot, où ils pourront se les procurer. Leur étude à la loupe leur causera de profondes surprises.

Sans encore développer mes théories, permettez-moi, mon cher Monsieur, *de ne pas accepter*, *en ce qui vous concerne*, *cette conclusion :*

« Il est, du reste, évident que les dessins produits semblent bien être en rapport avec la mentalité de l'opérateur, qui choisit d'instinct les figures qui correspondent à ses goûts esthétiques. »

Tel n'est pas mon cas; car j'ignore absolument d'avance ce que je vais produire. Je me borne à ne pas trop charger mon dessin, qui serait noir partout sans cela. Au contraire, je tâche de supprimer beaucoup de figures inutiles; et mon gros défaut, à l'heure actuelle, est encore de trop charger mes dessins.

Je veux dire, en résumé, que le sujet qui sort de

mes mains n'a aucun rapport avec mon état d'âme, vu que l'esquisse de l'ensemble de mon dessin est faite en quelques instants, sans même que je sache ce que j'ai fait, et j'en suis le premier stupéfait.

Il n'y a aucune inspiration, celle-ci étant d'avance dans le papier, sous une forme invisible que mon de crayon me révèle.

Veuillez agréer, mon cher Monsieur, l'expression de mes meilleurs sentiments.

Comte de Tromelin,

3, rue du Théâtre-Français, Marseille.



FORMES & ASTRAUX

Comme bien d'autres, la maladie me gagne et je frotte le fusain sur le papier mystérieux. Le lot nº 1 renferme mes premiers essais. Je crois ne pas avoir opéré sur le bon buvard, aussi mes résultats sont un peu différents de ce qui a été fait jusqu'ici.

Je frotte légèrement, et, en regardant un peu obliquement, il me semble voir apparaître une ou plusieurs formes. Je les accentue par quelques coups de crayon et quelques ombres.

Comme moyen de production imprévu de dessins, c'est original, récréatif, cela constitue un gentil jeu de société pour petites villes paisibles, mais quant à y voir la main de l'Invisible, je reste sceptique, et en cela le comte de Tromelin, que la foi n'a pas encore touché, et qui se montre si incrédule pour les manifestations occultes, m'y engage : on ne doit pas être plus royaliste que le roi !

L'inventeur a donné son procédé et a laissé à d'autres le soin d'en chercher la théorie. On en a trouvé non une, mais plusieurs, et ce n'est pas moi qui oserai les nier, car dans toute idée fausse, mais rai-

sonnable, il y a des parcelles de vérité. Je me contenterai de les discuter.

Seulement examinons : chaque atome de matière a son âme individuelle ; plusieurs atomes réunis fondront leurs âmes individuelles en une âme collective ; ce sera un corps. Mais comme les corps s'édifient selon des lois particulières pour chacun, une âme plus matérielle se montre et les fait — vivre. — Jusqu'ici, c'est parfait ; ce sont les principes de la Nature — Trois — appliqués aussi bien aux corps dits inertes qu'aux corps animés. Entre chaque molécule formée d'atomes il y a des vides. Ces molécules se groupent, suivent des agencements constants, formés de pleins et de vides. Pourquoi les astraux ne se fourrent-ils pas dans une solution de sucre et ne la font-ils pas cristalliser, en laissant aussi leurs empreintes ? Vous me répondrez : la force — dite affinité — est si puissante qu'elle réunit les molécules — rejette les astraux, qui s'échappent alors comme le ferait l'eau d'une éponge que l'on serrerait, et, enfin, pour ne pas être battu, vous me diriez : mais examinez tel morceau de sucre candi et tel autre, ils ne se ressemblent pas extérieurement; si les cristaux isolés sont semblables, l'ensemble de leur groupement diffère, les astraux ont influencé l'édifice. Or, ce qui a dû l'influencer, ce sont mille causes : la quantité du liquide, la richesse en sucre, la température, la vitesse de l'opération, les trépidations, l'état électrique, hygrométrique, etc. Voilà ce qui donne la diversité.

On me dit, « lorsqu'une matière broyée est entraînée à l'état de pâte moitié liquide, les astraux se trouvent

dans tous ses interstices. Que cette pâte soit arrêtée, les formes astrales restent ainsi fixées. »

Pour influencer la matière, obtenir son déplacement, il faut une force, et en effet vous leur en donnez une. J'admets même qu'elle est relativement considérable ; mais encore, dans ces cas, je ne vois pas bien comment elle pourrait agir, y eût-il beaucoup d'astraux, dont les forces réunies seraient capables de mettre en place toutes les particules ténues qui les environnent.

Les astraux sont partout, voyagent dans l'espace, c'est un second monde d'êtres formés, dissout dans notre monde visible (1). Quoique non palpables, ces êtres ont des dimensions. Admettons les infiniment petits, ils auront des formes rudimentaires, géométriques, — ce sont les microbes de l'astral de Decrespe, — mais admis ainsi ils ne donneraient comme arrangement des molécules des corps que ce que nous révèle le miscroscope puissant : des organes à cellules de formes simples. Il faut chercher autre chose et, de même qu'un végétal, un animal, un homme, malgré la complication de leurs formes, ne sont que des agencements de cellules diverses, ayant leur vie propre et de formes élémentaires, il a été admis que les infiniment petits de l'astral se groupaient eux aussi suivant — la loi des Formes — (pour appeler par un nom quelque chose que nous saisissons sans en savoir les causes), et que la loi qui régit les groupements des cellules matérielles avait aussi son effet

(1) D'après les théories de l'occultisme.



dans le monde astral et y produisait des figures, des corps semblables aux terrestres. Le prouver est plus difficile, et je comprends qu'on soit tenté de s'élancer sur toutes les pistes qui donneraient certitude au problème et hâteraient sa solution.

Donc nos astraux sont groupés en corps ; je l'admets, et, pour rendre la démonstration palpable, il nous faudra supposer que, serrés les uns contre les autres, ils flottent dans l'espace comme un banc de poissons dans la mer, un amas de grenouilles, de têtards dans une mare. — Je prends ce dernier terme de comparaison et mets dans un bassin à fond mobile vingt poignées de têtards serrés les uns contre les autres, que j'enrobe dans une pâte argileuse ou autre, d'une fludité voulue ; j'agite, triture, fais écouler le liquide, et, lorsque mon gâteau aura la consistance voulue, si je veux voir ce qu'il en résulte, je n'aurai qu'à pratiquer une section horizontale. Or je n'apercevrai nullement les formes des têtards, mais des contours indécis, répondant à un amas de têtards, et de plus, suivant que les incisions faites seront plus ou moins hautes, les dessins obtenus changeront d'aspect, ce qui a lieu dans les gamahés.

J'insiste surtout, et il n'y a qu'à se reporter aux dessins déjà publiés par *l'Initiation*, — les astraux — qui y figurent ont des dimentions très respectables, et, lorsque je prends un jeune têtard, je suis dans le vrai.

Il n'y a pas même à chercher si loin, la nature s'est chargée de nous fournir de nombreux exemples lorsqu'elle a formé les marbres, les poudingues, les brèches, etc. Nous y voyons assez les empreintes lais-

sées dans la pâte par les êtres réels qui y abandonnèrent leurs carapaces, ou firent échange de leur substance, molécule par molécule, avec le linceuil qui les entourait. Mais là encore, aussitôt qu'il y eut amas d'animaux, les formes devinrent indécises.

Ce qui coupera court à tout cela, c'est que dans le papier les figures ne sont obtenues que par :

1° Les Saillies, les reliefs du papier non encollé et non satiné ;

2° L'Inégalité dans le blanchiment de la matière première ;

3° Les Défectuosités dans l'homogénéité de la pâte.

Des parties de chiffons sont plus ou moins bien effilochées, triturées et en se déposant elles font saillies et grumeaux, interceptant la lumière, si on regarde le papier au jour. De sorte que, seules, pour ainsi dire, les forces combinées de la pesanteur agissent pour l'entrecroisement, la juxtaposition des particules inégales qui doivent constituer le papier. Rien n'est dû au hasard, mais les astraux ne se placent pas entre les particules. C'est la pesanteur combinée avec les remous du courant d'eau qui fait le travail.

Donc la découverte du comte de Tromelin, tout en étant très curieuse est néanmoins très bien en place dans *l'Initiation*, quoique dépourvue de merveilleux, parce qu'elle sert justement, à mon avis, à mettre en garde contre ledit merveilleux, que beaucoup voient partout.

Mais des expériences semblables ont été faites pour nous tous : regardons un vieux mur, au bout de quelques instants toutes ses vertes moisissures prennent

des airs de figures d'animaux ; on y voit de vraies batailles. Qui, étant couché, n'a pas contemplé, en rêvant à moitié, sa vieille tapisserie de papier peint et alors les sections de fleurs, de feuilles, d'oiseaux deviennent figures, grimaces, monstres? Au crépuscule, ce sont les arbres, les saules qui prennent des formes fantastiques. Or, dans les noircissures de notre papier, il en est de même, il suffit de différencier les reliefs.

Ce n'est pas là que nous arriverons à résoudre le problème de la forme des astraux. Il y a une chose certaine, c'est que personne n'a jamais pu concevoir une forme en dehors de ce qui existe dans les productions terrestres. On a fait des monstres composites, mais leurs organes se retrouvaient par-ci par-là. Voyez Paracelse, Callot, Berbiguier, les dessinateurs spirites, les voyants d'entités astrales, ce qu'ils produisent ou décrivent est toujours du connu ; ça existe ou a existé aux premiers âges de l'humanité ou avant.

Lorsqu'on a vu les dernières découvertes des rayons X et de la télégraphie sans fil, la photographie directe d'un astral, ou indirecte par un sensitif, me semblerait devoir donner des résultats plus probants.

Si elle ne peut agir directement, grâce à la transformation des énergies (électricité en chaleur, magnétisme en action photogénique, etc.), une vibration partant du cerveau pourra toujours être utilisée à influencer une plaque photographique. Il restera à interpréter le signe, le symbole qui viendra au révélateur.

L'expérience se résumerait à ceci : une personne pense, voit en pensée un cheval. Elle impressionne la plaque, l'image d'un cheval paraît. On ne l'a pas encore obtenu, mais dire qu'on ne pourra pas l'obtenir pour moi est absurde.

La même personne dort, mais rêve ; elle crie avec terreur ; l'expérience recommencée, on voit un monstre sur la plaque, la personne réveillée dit avoir rêvé au monstre. Nous voici dans le domaine de l'imagination, de l'astral si on veut, mais c'est un être non palpable et non plus un cheval visible qui a influencé le cerveau.

Certains voyants, même en plein jour, disent voir les astraux ; sont-ils l'objet d'une hallucination particulière ? Là est la question, toujours est-il que par ce procédé on pourrait enregistrer leurs visions. Comment pourrait-on s'assurer qu'ils voient réellement ? En leur suggérant à leur insu d'autres formes, on verrait bien s'ils sont sincères ou si leurs impressions changent. En ébranlant l'espace qui est devant eux sans qu'ils s'en aperçoivent, le milieu ébranlé devant amener — la danse — du contenu. Des décharges électriques et des émanations gazeuses produiraient des effets analogues (se rappeler les poussières atmosphériques). S'ils voyaient toujours leurs astraux aussi calmes qu'au premier moment, c'est qu'ils résident dans leur seule imagination.

Enfin, preuve vraiment concluante : si à dix pas devant moi il y a un chien, et qu'à mes voisins de droite et de gauche je demande ce qu'il y a devant moi, et que chacun me dise : un chien de

telle manière, j'en conclus que j'ai bien affaire à un chien.

De même, si à deux voyants, en désignant un meuble, je demande ce qu'ils voient dessus et qu'ils me disent : des astraux en tel nombre et de telles formes, j'en conclus, si j'ai pris les précautions nécessaires, qu'ils les voient. Mais si un me dit qu'il voit des hiboux et l'autre un éléphant, j'en conclus qu'ils ne voient rien du tout ou n'ont pas les mêmes lunettes !

La question des formes est, du reste, de la plus haute transcendance et peut ne pas être ce que nous pensons. Elle est simple comme — l'Unité, — source de tout, et — Multiple — comme l'infini des combinaisons des chiffres ; ses règles se réduisent à quelques formules, bases de l'édifice. Les applications effrayent, déroutent l'imagination par leur diversité. Quelques lignes cherchant à nouer entre elles des idées bien diverses feront mieux comprendre ma pensée.

La forme et la matière qui est chargée de l'exprimer, d'influencer nos sens, ne sont assurément qu'une illusion de plus, comme la couleur, la chaleur, etc. Et un jour viendra où on démontrera qu'entre un rêve et une scène réelle, il n'y a qu'un échelon de différence sur l'échelle de l'illusion. C'est l'application du fameux triangle — base matière — au bas ; — pointe immatérielle au sommet, — renfermant en lui tous les états de transition possibles.

Le point, c'est la manifestation, — l'existence ; — il se déplace en avant d'une manière rectiligne — c'est la ligne droite, la multiplication. De la ligne droite découlera le plan, le cube.

Mais, dès son déplacement en avant, le point peut se déplacer aussi latéralement, c'est la ligne courbe, qui deviendra circonférence, ou quelconque. Toutes les surfaces courbes et corps à surfaces courbes en découleront.

Du mélange de ce que donnent la droite et la courbe résulteront toutes les formes réalisées ou à réaliser, elles se décomposent toujours en ces deux seuls éléments. La droite c'est le Lingam, se reproduisant, rigide, toujours égal à lui-même, le principe mâle. Le Yoni est la courbe, variant sans cesse, inconstante, donnant la Variété. C'est le principe femelle.

Dans l'étrange livre *les Incantations*, de Sédir, on voit des formes astrales de sons, de formules magiques, ce sont des constructions géométriques. On ne saisit guère les lois qui ont dû présider à leur formation. Cependant quelques lueurs viennent éclairer la question. La théorie atomique des corps, qui s'est imposée à la chimie, contrôlée par les parties les plus transcendantes des mathématiques (le calcul suppléant ce que l'œil ne saurait découvrir), nous a fait voir un univers organisé de tout autre manière qu'il paraît 'être à la vue. Quand le grand principe énoncé : « Il n'y a qu'une seule substance en mouvement », sera prouvé, nous aurons fait un grand pas dans la voie du progrès. Énergie et matière ne seront que les deux termes d'une même chose et les différents corps, dits simples, les divers aspects (illusions) d'un unique corps (d'une unique illusion).

Prenez l'aile d'un papillon bleu, de petites écailles s'y trouvent incrustées, comme les briques sur un

14

toit et donnent, ainsi placées, à l'animal des reflets de saphir. D'un coup de canif, retournez-les, l'aile prend un aspect noirâtre. Il en est de même des corps, un changement dans le placement de leurs atomes les changent complètement, non seulement comme aspect, mais comme propriétés. C'est en découvrant, empiriquement le plus souvent, les moyens de faire varier les placements dans les atomes des corps que nous les transformons. Nous employons des moyens violents, détournés, demandant des dépenses énormes d'énergie, et nous opérons toujours sur le plan matériel. Il est sûr que nous nous perfectionnons. L'antiquité (je parle de ce que nous connaissons de l'antiquité) n'avait guère pour agir sur la matière que la chaleur. Nous devenons plus éthérés, si j'ose m'exprimer ainsi, car nous nous adressons surtout maintenant à la mystérieuse électricité. L'avenir sera en progrès, il s'adressera au magnétisme terrestre, au magnétisme animal, il se raprochera de cette grande force appelée — l'Astral — par les occultistes. Là est l'avenir. La Volonté agira directement sur la matière par le Verbe créateur — le son sombre ou lumineux — et en cela la science sacrée hindoue nous aura précédés.

Il n'y a pour le saisir qu'à parcourir cette prodigieuse grammaire de Pânini, dont *l'Initiation* résume quelques chapitres ; c'est déconcertant et assurément qu'à la portée des cerveaux d'élite. Mais si on n'en comprend pas tous les détails on peut en saisir l'ensemble, l'idée. En résumé, à un son correspondent : une note, une couleur, des substances les plus dispa-

rates entre elles, des corps organisés, des formes avec leur aspect terrestre ou plutôt objectivées, mais ayant leur répercussion en astral, sous forme de schéma simples, d'algèbre parlante. En un mot, les signes des Incantations, qui sont comme une projection de la charpente des corps, tout en étant aussi la trace palpable laissée par le Verbe, le son créateur. C'est à la fois la trace du créé et du créateur, ou les deux termes d'un même tout — Matière et Énergie — pour notre plan terrestre.

A première vue il est peut-être difficile de saisir cet enchaînement, il faut y être préparé, y avoir longuement réfléchi ; mais n'en est-il pas ainsi de tout ? Qu'on se rappelle ce fameux roi indien, cité dans les *Délices royales*, auquel on présentait un échiquier en lui demandant de mettre un grain sur la première case, deux sur la seconde et ainsi de suite en doublant jusqu'à la soixante-quatrième.

Il fut pris, faute de réflexion, croyant en être quitte pour quelques sacs de blé. Il ne voyait pas que tout le grain qu'aurait produit ses États pendant des centaines de mille ans n'aurait pu y suffire. Les choses qui nous surprennent le plus, les travaux gigantesques qui nous effraient, ont été résolus d'avance au moyen de quelques équations par le mathématicien, vrai mage en cette occasion, jongleur de symboles figurant les forces, combinant quelques lettres sur le papier suivant des lois fixes et dont les résultats se reproduiront en travail réel, en édifices matériels. Une pression d'un kilogramme agit ici, à 100 mètres plus loin elle se transmet et ébranle une montagne; toujours la force

mystérieuse du nombre savamment utilisée : un effort minime transformé de manière à obtenir un résultat énorme. Le tout réside dans le choix de l'effort initial, la direction donnée, l'accumulation de la force se multipliant. Or c'est là toute l'explication à donner aux puissants efforts de la force astrale — encore inconnue aujourd'hui — mais qui peu à peu s'affirmera, c'est la force vitale universelle ; elle sert d'agent à la Parole créatrice.

Dans la grammaire de Pânini, on dirait que, passant de la constitution d'un corps composé aux lettres qui servent à énoncer ledit corps, il y ait relation parfaite, et cela démontré, aussi bien par les nombres correspondant aux lettres du mot, que par les nombres correspondant aux équivalents chimiques de la substance. D'un autre côté, que l'énonciation des lettres produise soit comme sons, soit comme équivalence de chiffres, des arrangements analogues aux arrangements moléculaires des substances évoquées, on peut même généraliser, et c'est à cela que doit tendre cette haute philosophie, embrassant toute la nature créée sous un jour vraiment nouveau (quoique ces conceptions soient bien anciennes), et dire que les sons sont les créateurs. Tout réside dans la manière de les proférer, de les combiner. Ils ont été classés, et leur figuration constitue l'alphabet. Mais comme tout réside dans la puissance du nombre, chaque lettre a sa valeur en chiffres. — Tout édifice matériel est basé sur le calcul ; de même tout Verbe créateur ne peut engendrer que d'après la loi inexorable des nombres. A chaque son correspondent des substances, dont les atomes se

combinent suivant la loi des nombres ; toutefois la substance en s'objectivant est régie par la loi des Formes. — Aussi = Son-Nombre-Forme = sont une trinité inséparable. Ces quelques lignes peuvent nous faire saisir comment, par exemple, le son I, proféré de telle manière en astral, donnera telle figure. Par contre, le chlorure de sodium donnera, sinon une figure semblable, du moins une de la même famille. La conclusion à en tirer est que le sel marin est un des corps de la famille du son I. (C'est une hypothèse.)

La magie avait déjà soupçonné cela et de nombreux traités donnent des tableaux de correspondance entre les planètes, métaux, minéraux, plantes, animaux, organes, etc. (1). Seulement ils n'ont pas le contrôle du nombre, qui seul est le vrai, le monde n'étant d'un côté que Mouvement cherchant à détruire l'Équilibre et de l'autre Inertie cherchant à rétablir cet Équilibre, ce qui ne peut s'obtenir que par l'observation exacte des lois du nombre. Seules les vérités mathématiques sont vérités ; elles seules peuvent entretenir l'harmonie.

Toute la résistance nécessaire, toute la forme à donner, l'épaisseur des matériaux à employer pour construire, par exemple, un pont de 200 mètres et d'une seule travée, jeté sur un ravin, s'exprimeront par quelques équations. Pour l'ingénieur, ces quelques lettres, ces symboles, sont la figuration exacte des forces — occultes — qui équilibreront son pont.

Il en est de même des corps et de leurs projections

(1) *Les Signatures.*

astrales qui sont les = formules-symboles = de leur équilibre. A nous de les déchiffrer. C'est une science encore dans la première enfance. Mais si les corps inorganiques se groupent d'une manière relativement simple, pour les corps organisés, le problème paraît plus compliqué. Cependant la physiologie, la biologie et les autres sciences naturelles commencent à mettre de l'ordre dans ces choses confuses, et les lois de la : = Cristallographie vivante = se dégagent. Ce que je vais dire n'est peut-être pas exact et n'a peut-être pas été vérifié, mais il ne serait pas impossible que telle substance (du cristal de roche par exemple), projetée en astral, donnât tel dessin (soit une suite de bâtons en croix) et qu'un roseau projeté aussi produisît un résultat analogue. Si la loi était exacte, en supposant que le roseau soit créé par le son A, le cristal de roche serait produit par le même son, mais proféré autrement. Et quelque étrange que cela paraisse, cela n'a rien d'absurde. Nous classons bien les corps par famille, à leur aspect extérieur, et cependant nous voyons des corps chimiquement semblables avoir les propriétés les plus opposées, l'aspect le plus différent et, par contre, des corps qui se ressemblent être de propriétés contraires ; nous nous basons sur des apparences, des conventions. Pourquoi les ébranlements créateurs n'engendreraient-ils pas des corps, qui, pour nous, à première vue, sont sans relations apparentes, mais qui, au contraire, sont unis par des liens très étroits, que nous n'avons pu découvrir encore.

Les planètes se sont longtemps partagé l'honneur de

gouverner chacune une fraction des corps terrestres ; on pourrait aussi bien les remplacer par les sons, qui sont, ainsi que l'admet la science hindoue, les créateurs des substances.

La science se rapproche sans le vouloir de cette théorie : tout n'est en somme que combinaisons de quatre ou cinq substances principales. Que l'une prenne la tête et nous avons soit l'acide, soit la base, soit le neutre ; or l'acide (l'oxygène) correspond à une lettre qui l'engendre, et tous les acides auront l'empreinte de l'oxygène, en astral comme en matériel.

Si la théorie est exacte, on pourrait la comparer à un piano renversé. Avec les doigts on frappe les touches ; en une mesure, on fait des arrangements combinés de touches qui se transmettent aux marteaux qui ébranleront les cordes et qui produiront des sons, lesquels, en se combinant, produiront une mélodie. Les sons sont les corps simples, l'harmonie le corps organisé ayant une forme. Or, c'est le contraire qui se passe, le son impressionne la corde, l'ébranlement fait lever les marteaux, tirer les leviers, abaisser les touches, dont les vides et les pleins qui en résultent produisent des combinaisons visibles et variables pour chaque mesure. Seulement observons la relation *exacte* et *invariable* qu'il y a entre la pression faite sur les touches et les sons émis ou réciproquement. Si le son engendre les corps, qui se traduisent par les formes, de même leur représentation symbolique, leur équivalence, devra être immuable, et c'est à la connaissance de cela qu'il faut se consacrer, si on veut connaître la vraie science des

formes, indépendante du temps, du lieu, des paroles, du langage, car ce sont des sons-racines ayant leur vertu en eux-mêmes et vivifiant, animant l'astral, qui transmet à son tour l'ébranlement créateur à la matière indifférente ou la transforme.

Il faut donc déduire que les corps matériels vus en astral — projetés — n'y apparaissent pas avec leurs formes réelles, mais sous celles de symboles, de charpentes, analogues dans leur figuration aux ébranlements sonores qui les ont engendrés. — A son tour, ce cliché astral pourra servir de matrice à la formation d'un corps semblable, il faudra de l'astral, de la matière.

Les occultistes semblent être d'accord pour admettre que les manifestations de l'Au-delà ont lieu soit lorsqu'un — reste de vie — s'échappe de certains moribonds pour se manifester au loin (quelques êtres privilégiés ont le clou de ce dédoublement, de leur vivant), — ou lorsqu'une entité astrale s'imprègne du fluide vital d'un médium ou d'un être vivant et se constitue un corps passager qui produit des effets — matériels. — Alors le fantôme occupe un espace réel et en lui une force aussi réelle. Il peut laisser son empreinte sur un corps plastique, faire sentir son contact, déplacer un objet. J'ajouterai de suite qu'il n'est pas nécessaire qu'une entité astrale apparaisse, et que les mêmes effets sont presque toujours produits par le — Médium prolongé — à l'extérieur de lui-même ; le problème reste néanmoins bourré d'inconnues, car les sorties en astral se constatent sans s'expliquer clairement.

Notre être de l'Au-delà revêtu de son habillement terrestre se montre. Que l'éclairage soit trop violent ou qu'une autre cause perturbatrice se fasse sentir, l'équilibre est rompu ; nouvelle bulle de savon, il crève.

Mais aux autres astraux, je dénie des formes au sens propre du mot. Seuls, ceux qui ont la vue dans l'astral les saisissent ; ils voient l'astral, avec leur œil astral et nous dépeignent leurs sensations. Sont-ils bien sûrs de ce qu'ils voient ? Sont-ce bien des êtres distincts, formés ? ou n'est-ce pas une masse d'êtres élémentaires, groupés, flottants et changeants sans cesse ? Ne voient-ils pas un nuage en astral qui varie sans trêve de contours et qui les illusionne ? Ils prennent des formes fictives, des ressemblances, des souvenirs, pour des êtres réels, définis. En tout cas, et c'est là que je veux en venir, lorsqu'une entité de l'Au-delà se manifeste, elle emprunte un corps, une force vitale, occupe un espace, peut opérer des déplacements, faire une empreinte ; mais les astraux qui sont des astraux purs, et que seuls entrevoient les sensitifs, sont — jusqu'à preuve du contraire — incapables de fixer, de déplacer, d'influencer une particule organique, fût-ce le plus petit brin de chiffon, et, à plus forte raison, d'y laisser leur empreinte.

La conséquence de la grande théorie des trois plans est justement que sur chacun d'eux les faits se passent autrement tout en ayant entre eux des liens communs. Pour abréger, je dirai que pour qu'un astral opère sur le plan matériel il faut qu'il se matérialise, qu'il devienne palpable. Il ne peut le faire de lui-même,

sauf peut-être dans certaines conditions non bien connues, et sur l'intervention de plans supérieurs.

Durant une opération magique quelconque, les faits sont bien différents, car elle lie toujours des êtres invisibles à l'astral terrestre, et à ce moment ils peuvent agir, se manifester.

Aussi serait-il possible, à la rigueur, qu'en employant les incantations voulues, de la poudre légère, projetée sur une surface, donnât lieu à la formation de figures, de contours d'êtres. — Même un médium, tireur d'horoscopes, peut aussi pendant son demi-sommeil assez s'extérioriser pour ébranler les êtres flottants qui l'entourent, leur donner une sorte de vie. Je ne dis pas que cela soit, mais cela pourrait être; il y a en ce moment, comme manipulation, ébranlement de l'astral environnant. Toutefois, lorsqu'une cuve à papier fonctionne, je n'aperçois rien de magique.

Pour terminer, je vous joins, dans le lot n° 2, une série de dessins que je ne crois nullement magiques. C'est l'amusement des écoliers. Ils prennent un morceau de papier blanc plié en deux, y jettent quelques pâtés d'encre, appuient, l'une sur l'autre, les deux parties du feuillet, et un dessin double apparaît. Il suffit d'accentuer les lignes principales et de faire quelques raccords.

Pour mon coup d'essai, je n'ai pas mal réussi, car je vous adresse: un papillon, Cléopâtre, reine d'Égypte; la déesse Kâli, la farouche Hindoue; une coupe d'un cerveau, des monstres japonnais, etc.

On pourrait bien admettre que les astraux sont dans la formation de ces dessins, car je vous assure qu'on

ne sait jamais ce qu'on va produire, c'est l'inconnu.

Mais seule la pression exercée est le grand ouvrier en cette œuvre.

Interpréter les dessins, au point de vue de l'horoscope, me semble peu raisonnable : car, dans un amas de formes pareilles, on trouvera toujours tout, ou à peu près, ce qu'on veut chercher.

Celui qui a quelque peu étudié les symboles sait leurs significations multiples. Un serpent signifie tout ce que l'on voudra : prudence, médecine, astral, vie, danger, morsure, venin, Satan, etc. Pour le soleil, la lune, on en ferait de même, une croix à cinquante sens divers !

Ensuite les figures qui doivent se manifester sous le fusain existent dans le papier, ne peuvent varier, elles sont dans son épaisseur, elles sont constituées par son grain. Elles sont donc invariables et doivent répondre à tout ce qu'on leur demandera, c'est-à-dire qu'elles ne répondent à rien du tout.

TIDIANEUQ.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute École, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

Quelques applications de la Psychométrie

I

LA PSYCHOMÉTRIE AU MUSÉE

Une des plus intéressantes pratiques de l'Occultisme est, sans contredit, la clairvoyance ou possibilité de voir à l'aide de nos sens hyperphysiques ce qui est hors de la portée des yeux de notre corps. Mon intention n'est pas de traiter aujourd'hui des méthodes spéciales de développement qui permettent d'obtenir la vue astrale. Je voudrais seulement donner aux étudiants que la chose intéresse quelques idées d'expériences à tenter.

Presque tous les lecteurs de cette revue savent en quoi consiste la Psychométrie (1) et n'ignorent pas qu'elle est un des meilleurs moyens de percevoir, entre autres clichés, ceux de l'histoire de l'humanité.

(1) *La Clairvoyance psychométrique*, par G. Phaneg (Leymarie, éditeur).

La lecture de ces annales, lorsque le clairvoyant est très développé, donnerait des résultats merveilleux. C'est cette faculté élevée qui a permis à l'illustre Fabre d'Olivet de reconstituer la pré-histoire de la Terre avec une intense précision dont l'intérêt n'a pas été dépassé jusqu'ici. Mais cette vision demande une clairvoyance bien au-dessus de la moyenne, et nous ne pouvons songer à l'égaler. La plus grande difficulté, lorsqu'on veut essayer de revoir un fait quelconque du passé, est le manque de base. Lorsque l'être est arrivé à lire dans les parties tout à fait supérieures de la lumière astrale, où les reflets sont perçus comme dans une eau calme, cette base est moins indispensable, mais elle le devient tout à fait dans les débuts de la clairvoyance. De là l'emploi d'un objet dans les expériences de Psychométrie. Tout le monde sait aujourd'hui qu'une pierre recueillie à Pompéï peut aider un voyant à percevoir une partie des clichés astraux de cette ville. J'ai pensé que des essais de ce genre faits dans les musées présenteraient un certain intérêt pour les lecteurs de *l'Initiation* ; pour eux seulement, car pour un sceptique peu renseigné les images perçues ne prouveraient absolument rien.

Voici donc comment j'ai procédé pour les expériences suivantes. J'ai amené un sensitif à peu près illettré dans une des salles du Louvre, sans lui dire laquelle et en lui recommandant de ne pas regarder autour de lui. Puis, l'ayant placé près d'une statue ou d'un sarcophage, je lui ai demandé de me décrire les images qui passeraient devant son regard interne. Voici le résultat de cette investigation dans le passé :

Salle des antiques au Louvre. — Le sujet décrit un temple, des colonnades; le pavé est en mosaïque de couleurs. Les proportions sont admirables. Le temple se détache sur un ciel d'un bleu pur. Dans le fond, une statue d'homme. L'atmosphère intérieure est rouge. Le voyant perçoit des hommes habillés de blanc, portant des couronnes de feuilles de chêne. Plusieurs jeunes filles s'avancent, tenant un glaive de la main droite et jetant des baguettes de bois doré sur un trépied. (Le sujet était adossé à un morceau du temple de Jupiter Olympien.)

Le Psychomètre décrit ensuite, après avoir été placé à un autre endroit, un dôme supporté par quatre colonnes de couleur bleue; au centre, un homme ou une statue portant une robe bleue et une couronne de feuilles d'or. Dans la main droite il tient un globe semblant taillé dans une pierre précieuse également bleue. (Le sujet touchait une statue d'Apollon Delphique.)

Une statue de bacchante que le Psychomètre n'avait pas regardée, je le dis une fois pour toutes, a fait voir le tableau suivant : Sur une prairie, une ronde de femmes échevelées. Des musiciens, placés sur une sorte d'estrade, jouent d'une harpe triangulaire. Il y a aussi un instrument ressemblant à un tambour très long.

Un tombeau représentant un homme couché, un combat sanglant, des glaives brisés, sont évoqués par une statue de gladiateur.

Une statue d'Apollon a ressuscité pour le sensitif une belle scène qui ferait le sujet d'une intéressante

composition pour un peintre. Je n'ai pu la vérifier, mais elle est cependant digne d'être citée. Au premier plan, la mer furieuse ; les flots verdâtres et échevelés se précipitent contre les rochers d'une côte sauvage. Sur la falaise, des femmes en robes violettes, les bras nus, cerclés d'or, les cheveux blonds en désordre, se précipitent vers un homme divinement beau, habillé de blanc et tenant une lyre d'or. Les yeux tranquilles et profondément lumineux, fixés sur les assaillantes, il attend la mort. Les furieuses s'emparent de lui, le déchirent et le précipitent dans les vagues.

Salle égyptienne. — Le sujet est amené dans cette salle et placé près d'une momie. Voici la scène qu'il dépeint.

Sur un fleuve aux eaux bleues, vers le soir, il voit passer une barque longue et plate peinte en rouge et en noir. Le mât est doré. Les voiles sont carrées et faites d'une étoffe légère. A l'arrière, un homme, vêtu d'une longue robe étroite et blanche, est assis sur des coussins. Ses yeux sont noirs et sur ses cheveux noirs est posé un diadème en pierre bleue. Les rives du fleuve sont plates et même désertes ; à l'horizon, quelques palmiers. Par moment les eaux du fleuve sont jaunes. Dans un coffre placé près de l'homme, il y a de petites statues vertes, bleues, noires. Des danseuses jouent en dansant. Elles ont des bracelets verdâtres et dorés en formes de serpents. Peu après, la scène change, et le psychomètre se trouve transporté sur une place. Au fond, un palais de granit aux proportions gigantesques. Dans la foule, il aperçoit des marchands d'oiseaux, des gardes vêtus de couleur rouge, etc.

Adossé au bas-relief de l'obélisque de Luxor, le sujet décrivit le navire qui transporta en France ce monument de l'art égyptien. Il dépeignit ensuite une scène étrange, et dont les détails ne seraient peut-être pas facilement trouvés dans les ouvrages spéciaux. Il se trouvait transporté dans une immense salle granitique. Le long des murs entièrement sculptés, descendaient, de distance en distance, des bandelettes couvertes de caractères hiéroglyphiques dorés. Au milieu de la pièce coulait dans un canal une eau claire qui venait se partager en deux branches et tournait autour d'un bloc de granit noir, sur lequel était élevé un trône. Dans l'eau, on voyait de nombreux poissons qui portaient chacun à la queue un anneau d'or gravé de caractères étranges. Le trône était d'or. Il était supporté par des pieds à griffes de lion. Une queue de paon en or garnie de pierres précieuses formait une sorte de dossier. Sur le trône était assis un homme d'une grande beauté; il était vêtu d'une robe violette, étroite et transparente, brodée d'or; sa main droite s'appuyait sur la tête d'un lion apprivoisé, et il portait sur la tête une couronne d'or ailée. Des serpents gigantesques étaient figurés sur les murs et, de chaque côté du trône, un esclave tenait enchaîné une sorte de léopard. Le voyant décrivit ensuite des exécutions très curieuses. Le condamné était attaché à deux jeunes arbres courbés de force, qui, en se redressant, le déchiraient.

II

LA PSYCHOMÉTRIE ET LES NOMBRES

Parmi les nombreuses applications de la psychométrie, une des plus intéressantes est l'étude des nombres. La tradition enseigne que le nombre synthétise une idée, qu'il a une vie métaphysique intense et qu'il évoque par sa propre puissance des formes, des images ou des couleurs. Dans *la Magie et l'Hypnose*, Papus cite des expériences sur l'action du nombre vis-à-vis d'un sujet endormi. Les sensations du somnambule varient avec chaque nombre et prouvent parfaitement la vérité des enseignements initiatiques. J'ai pensé qu'un psychomètre développé pourrait obtenir des résultats identiques et peut-être même supérieurs, le psychomètre étant sur deux plans à la fois. Après m'être placé dans de bonnes conditions d'expérimentation, c'est-à-dire dans une demi-obscurité et dans une atmosphère aussi aimantée que possible par la méditation et la prière, j'ai donné au sujet un nombre tracé sur du carton. J'avais pris soin de mêler les dix nombres de façon à éviter une transmission de pensée possible. Je suis certain que *ni le sujet*, *ni moi* ne connaissions le chiffre expérimenté. Voici le résultat de ces essais :

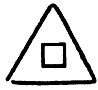
Le 1 donne la vision d'un cahos dans lequel agit un mouvement circulaire rapide, au milieu d'une éblouissante lumière. (L'unité c'est le pouvoir actif, le principe de tout, la puissance créatrice. Cette vision

d'un mouvement circulaire agissant sur un cahos pour en faire sortir quelque chose, cette image en petit d'une création sont donc très intéressantes.) Le 1 a donné aussi la très curieuse sensation de la suppression de l'espace et du temps.

Le 2 a fait voir une épée et un cœur. Le 2, c'est l'antagonisme, le binaire, la lutte, bien synthétisée par l'épée. Mais c'est aussi la femme, le principe passif, l'amour, représentés par le cœur.

Le 3 a donné l'idée de perfection, de maturité, de fruit. Le sujet perçoit une sphère (forme la plus parfaite dans la nature). Or, le 3, c'est la résultante de l'action de Dieu sur la nature, c'est la Vie, l'Existence, la nature essence ; ce qu'il y a de plus parfait, c'est le nombre de la Divinité ; c'est la Loi du Ternaire universellement reflétée dans le Cosmos. — Se rapportant à cette idée de Dieu, le sujet a eu tout le temps la sensation de pitié et de miséricorde.

Le 4 a donné la figure suivante (création du qua-



ternaire par le ternaire peut-être) ; puis l'idée des éléments, terre, air, eau, feu, de quelque chose de matériel. — La tradition enseigne que 4 représente les quatre éléments des kabbalistes. Il est aussi l'harmonie, l'équilibre.

Le 5 est le chiffre de l'homme — de la matière. Il a fait voir un homme gigantesque enchaîné sur un monde. — Pouvait-on mieux représenter l'homme après la chute ?

Le 6 a donné l'idée d'animaux domptés par la musique. — Il a fait penser à la lumière, à la prière. C'est, en effet, deux fois trois, les deux triangles, l'involution et l'évolution, les rapports du ciel et de la terre ; c'est le chiffre de la lettre hébraïque vau, qui est le signe de Lumière.

Le 7, c'est le 3 agissant sur le 4, Dieu agissant sur la matière. Il a fait voir des images de richesse et de beauté. Il a donné l'idée d'un germe confié à une matrice.

Le 8 n'a pas donné de bons résultats, du moins en apparence. Le sujet a eu l'idée de captivité, de l'entretien de la vie matérielle, de malheur et de catastrophe.

Le 9 a fait voir le tableau suivant : une plage ; au fond, la mer furieuse sur laquelle un navire semble tranquille. Un grand nombre d'animaux ; au milieu d'eux paraît le Christ. Les animaux les plus près de lui sont les agneaux, et, par gradation, on arrive jusqu'aux animaux féroces. Le 9 est le chiffre du Divin par excellence. Il exprime l'action du Verbe sur les créatures. Ce tableau symbolique me paraît donc assez intéressant.

Le 10, qui représente l'action de l'Être (1) sur le non-Être (0) a donné une synthétisation vraiment touchante de cette action en inspirant au sensitif l'idée de pardon, et en lui faisant voir un Être qui semblait laver, nettoyer un monde.

On le voit, ces quelques expériences que je cite, du reste, seulement pour montrer une voie nouvelle d'expérimentation, présentent un assez grand intérêt.

Elles semblent prouver une fois de plus la réalité des enseignements traditionnels.

III

LA PSYCHOMÉTRIE ET LES CARACTÈRES HÉBRAÏQUES

Les quelques essais dont je viens de donner une idée ayant réussi, je fus naturellement conduit à l'idée d'expérimenter les caractères de la langue hébraïque, qui, ayant conservé sa pureté primitive, doit donner une clef universelle. D'après la Kabbale, chaque lettre correspond à un nombre, à une forme et à un symbole. De plus, toute la tradition enseigne qu'un caractère hébraïque est un être réel ayant un corps, une âme et un esprit. Si donc on trace un caractère sur une feuille de papier, on évoque pour ainsi dire un Être et son royaume. Les voyants perçoivent la lumière qui se dégage en astral lorsqu'on écrit une lettre hébraïque. La psychométrie peut servir à vérifier ces données. Le carré de carton où est tracée la lettre remplace l'objet qu'on donne d'ordinaire comme base. Les conditions d'expérimentation sont les mêmes que pour les nombres.

Pour abréger cette étude déjà longue, je ne donnerai que les concordances les plus frappantes des images symboliques perçues avec le sens donné à la lettre d'après Fabre d'Olivet. Je crois aussi inutile de donner tout l'alphabet. Je citerai seulement quelques lettres.

L'א, symbole de l'Un unique, du pouvoir créateur, a donné au sujet la sensation de se trouver dans une immensité sans borne, au sein d'une lumière éclatante, et de voir l'action d'un tourbillon circulaire resplendissant faisant naître la vie sur son passage.

Le ל, qui signifie déploiement, exaltation, a fait voir un homme les bras levés dans l'attitude de la prière. Il a donné l'idée d'un éclatement éblouissant.

Le ו, qui a le sens général de lien, de relation, a causé la vision d'une échelle aux échelons innombrables et a donné l'idée d'évolution, de quelque chose qui unit les êtres à leur Créateur.

La puissance active du פ, qui est le symbole de l'action providentielle du Verbe sur une création, a été magnifiquement synthétisé par la belle vision suivante : La mer en furie, les cieux noirs et sillonnés d'éclairs. Tous les signes de la dévastation. Puis le ciel devient bleu à un endroit ; une quantité de fleurs tombent sur les flots, qu'elles calment instantanément.

Le מ, signe du principe passif, souvent symbolisé par l'eau, la *mer*, la mort, signe également du mouvement tendant à former des êtres nouveaux, a fait voir un puits dans lequel tombaient des êtres de toute espèce, des animaux, des débris qui s'en allaient vers la mer et s'y décomposaient. De cette décomposition on voyait sortir des oiseaux qui s'envolaient.

Le ס, image du mouvement qui se limite lui-même, d'une circonscription, a fait voir un espace entouré de barrières et une lumière arrêtée par une ombre. Il a fait voir aussi un serpent enroulé autour d'un bâton

(l'hiéroglyphe du Samech est un serpent qui se mord la queue).

Le צ, signe de protection et de matérialisation des êtres, a fait percevoir au sensitif un chevalier tout armé et l'épée à la main, semblant veiller et vouloir défendre quelqu'un. Il a fait voir aussi un lac séché par le soleil et laissant paraître tous les poissons morts (symbole de ce que devient un être quand la passion le matérialise).

Le ק, symbole de la force compressive, et qui, au dire de quelques grammairiens, viendrait du verbe naqaph (il frappa, il tua), fait naître, pour le psychomètre, le tableau suivant : un être énorme, rouge, laisse tomber des boules de feu sur des navires chargés d'hommes qu'il brise et fait couler. Il a aussi donné des idées de souffrance, d'écrasement des êtres.

Le ר, qui dénote quelque chose qui s'écoule et qui, décomposé, signifie la lumière des êtres, a fait voir un fleuve, puis un homme très beau et très grand qui tenait une épée et une balance ; une foule l'entourait et semblait en recevoir des lois.

Le ז, signe de lutte, d'effort, qui a pour hiéroglyphe une flèche, a fait voir un combat acharné, des flèches.

Le ט, qui est le symbole de l'inanité des choses, ce par quoi on constate que tout est illusion et a été synthétisé pour le voyant par les belles et strictement justes images suivantes : une croix brisée, des fleurs jetées au vent, une couronne et une épée rompues en plusieurs morceaux.

Le ש, signe de la matière rejetée et abandonnée à elle-même, a fait voir un cadavre dans un cercueil! On ne pouvait mieux dire!

Je pense que ces quelques expériences suffiront pour faire voir quelques-uns des résultats auxquels peut conduire la clairvoyance à l'état de veille ou psychométrie. Je prépare un travail sur la psychométrie des fleurs qui, j'espère, donnera également d'intéressantes notions sur l'étude synthétique de la nature invisible.

G. PHANEG.



Les Arcanes alchimiques

Les arcanes sont :

1. *Acidum sulphuricum ;*
2. *Ferrum ;*
3. *Natrum carbonicum ;*
4. *Natrum nitricum ;*
5. *Liquor ammoniaci hydrosulphurati.* Nous nommons celui-ci simplement *Liquor hepatis*, parce qu'il s'agit de foie de soufre ammoniacal (*hepar*) ;
6. L'union de *Hydrargyrum oxydatum rubrum* avec *Sulfur auratum.* Nous appelons cet arcane : *Pulvis solaris ruber ;*
7. L'union de *Hydrargyrum oxydatum rubrum* avec *Stibium sulphuratum nigrum lævigatum.* Nous appelons cet arcane : *Pulvis solaris niger.*

Quant aux deux derniers arcanes, nous les appelons *pulvis*, parce que c'est en forme de poudre qu'on les emploie. Nous ajoutons l'adjectif *solaris* en raison de l'interprétation métaphysique de la table d'émeraude.

Nous désignons l'une des *pulvis solaris* par *ruber*,

à cause de sa couleur rouge orange en général et de la couleur rouge orange du *Sulphur auratum* en particulier. L'autre *pulvis solaris* est appelée *niger* à cause de sa couleur noire, et en particulier à cause de la couleur noire du *Stibium sulphuratum nigrum*.

Acidum sulphuricum. — L'*Acidum sulphuricum*, ou acide sulfurique, est fabriqué aujourd'hui par l'industrie et existe dans le commerce sous deux formes : l'une est l'acide sulfurique anglais, l'autre, celui de Nordhausen.

Les alchimistes le tirèrent généralement du vitriol vert ou sulfate de fer. Celui-ci se trouve dans la nature par suite de la décomposition du gravier sulfureux. Pour tirer l'acide sulfurique du sulfate de fer, on le chauffe à l'air. De cette manière il se transforme en oxyde de fer sulfureux et perd une partie de son eau de cristallisation. On distille ensuite ce vitriol ainsi transformé, et on obtient l'acide sulfurique; l'oxyde de fer reste dans la cornue.

L'acide sulfurique obtenu de cette manière est brun et fume à l'air. C'est l'acide sulfurique fumant. Pour en extraire la préparation pour la médecine, il faut distiller de nouveau, rectifier, et on obtient ainsi l'*Acidum sulphuricum depuratum*, *rectificatum*, *medicinale*.

Une manière particulière de préparer l'acide sulfurique se trouve seulement chez les alchimistes occidentaux. On fait fondre la fleur de soufre, on l'allume et on la couvre d'une cloche en verre. Il se forme alors une buée sur les parois de la clo-

che, qui devient liquide, et ce liquide est l'acide sulfurique.

Beguin dans son *Tyrocinium chymicum* fait la description suivante :

Ponatur sub campana vitrea vas terreum cum sulphure, quod accendatur. Ita vero vas subjectum ad campanam adaptetur, ne fumi egredientes flammam suffocent, sed libere in illam subvecti in liquorem densentur, qui in scutellam appositam destillet.

« Posez sous une cloche en verre un vase en terre rempli de soufre, et allumez-le. Il faut donner à ce vase une position telle que la vapeur ne puisse pas étouffer le feu, et qu'elle puisse monter librement dans la cloche, où elle se condense pour retomber en gouttes dans un petit récipient. »

Le procédé se base sur ce que, en brûlant le soufre à l'air, il se forme de l'acide sulfureux, qui, par l'entrée de l'air, en absorbant l'oxygène, se transforme en acide sulfurique. Cette suroxydation de l'acide sulfureux par l'accès de l'air, qui transforme l'acide sulfureux en sulfurique, nécessite un certain temps. Pour cette raison, on fabrique en grand, en portant l'acide sulfureux qui se forme en brûlant le soufre, en contact avec l'acide nitreux.

L'acide nitreux abandonne à l'acide sulfureux une partie de son oxygène. De cette manière on fabrique l'acide sulfurique anglais, qui est à la préparation alchimique (*spiritus sulphuris Beguini*, *spiritus sulphuris per campanam*, etc.) ce que l'acide obtenu par le premier procédé est à l'huile de vitriol de Nor-

dhausen. Pour son emploi en médecine le produit doit toujours être rectifié.

FERRUM

Du *ferrum* (fer) les alchimistes ont fait plusieurs préparations.

Le caractère fondamental du fer est qu'il garde sa propriété curative de n'importe quelle manière qu'on le prépare.

Qu'on le donne au malade là où il est indiqué, et la nature agira, sans s'occuper de la préparation, et cela parce que nous y trouvons le vitriol.

NATRUM CARBONICUM

Le *Natrum carbonicum*, carbonate de soude, prend naissance des roches et de la terre. On peut l'extraire aussi de diverses plantes qui naissent au bord de la mer, par l'incinération. On le trouve également dans certaines sources et lacs.

On le tire de même du sel de cuisine. Ce dernier se transforme par l'acide sulfurique en sulfate de soude, après quoi on le mélange à du carbonate de chaux et de la poudre de charbon. En le chauffant à rouge, on le transforme en carbonate de soude, qu'on extrait par l'eau et qu'on fait ensuite cristalliser.

Les alchimistes se servaient de préférence du carbonate de soude naturel, qu'ils devaient nettoyer pour pouvoir être employé en médecine, et aussi du carbonate préparé au moyen du sel de cuisine.

NATRUM NITRICUM

Personne n'aurait aujourd'hui l'idée de préparer le nitrate de soude artificiellement, puisqu'on en introduit des quantités de l'Amérique du Sud. Le salpêtre de Chili n'a besoin que d'être nettoyé pour pouvoir servir en médecine.

Les alchimistes le préparaient artificiellement soit par le sel de cuisine, soit par le carbonate de soude.

Pour l'extraire du sel de cuisine on arrose ce dernier d'acide nitrique et on en extrait l'esprit de sel par distillation. Les résidus qui restent dans la cornue se traitent par lavage et cristallisation.

Pour produire l'azotate de soude par le carbonate de soude, on porte ce dernier en contact avec l'acide nitrique. Le nitrate de soude se forme par le dégagement de l'acide carbonique.

Quand, plus tard, les médecins de l'école commencèrent à faire plus souvent usage des produits chimiques, les alchimistes ne leur donnèrent pas les arcanes, mais des produits qui ne leur ressemblaient que vaguement. Ils guidèrent l'attention des médecins de l'école vers ces produits et loin des arcanes, de sorte que les médecins se figuraient souvent posséder un arcane, quand ils n'en avaient qu'une contrefaçon.

Au lieu de *Natrum carbonicum* et *Natrum nitricum*, on ne leur recommandait et livrait qu'une série de sels neutres.

LIQUOR HEPATIS

Le plus simple pour produire cet arcane, c'est de passer l'hydrogène sulfuré par l'ammoniaque. Cette méthode fut employée plus tard par les Occidentaux.

Les anciens alchimistes ont employé une méthode bien plus compliquée. Ils produisaient la *Liquor hepatis* par la distillation du soufre, de la chaux et du sel ammoniac.

Les alchimistes occidentaux appelaient la *Liquor hepatis*, non pas par euphémisme, mais plutôt par plaisanterie, *Balsamum*; au lieu de lui donner un nom qui aurait indiqué qu'il sentait mauvais, ils l'appelaient *Balsamum*, ce qui veut dire : « qui a bonne odeur ».

Ce nom a servi de point de départ pour donner aux médecins de l'école des produits autres que la *Liquor hepatis*. C'est aussi la raison du nom « Baume » en pharmacie.

La signification du nom *Balsamus* n'est pas bien déterminée dans les nouveaux livres ,pharmacologiques : *Balsamus*, en pharmacie, veut dire « huile éthérée ». Mais l'huile éthérée ne constitue pas complètement le *Balsamus*, il faut encore y ajouter le corps constitutif des baumes. Ce corps c'est : la graisse, l'huile grasse, la résine, la cire et même le miel, mais non pas, comme certains pharmaciens croient, l'esprit-de-vin. De ceci, il résulte que, par exemple, le *Balsamus vitæ Haffmanni* n'est pas un baume, mais plutôt une

solution d'huile éthérée, à laquelle on ajoute du baume du Pérou dans de l'alcool. Quand le mélange d'une huile éthérée avec un corps gras est naturel, le baume est naturel; dans le cas contraire, il est artificiel. Le baume du Pérou est naturel parce que l'huile éthérée se trouve avec la résine. Le mélange de l'huile de bergamote avec l'huile d'amandes est un baume artificiel. Aux dix-septième et dix-huitième siècles, les médecins avaient une prédilection pour ces baumes artificiels et les donnaient intérieurement. Ceci provient de ce qu'ils croyaient posséder le baume des alchimistes, la *Liquor hepatis*. Un médecin de notre époque emploierait difficilement ces baumes artificiels pour usage interne. Pour l'usage externe, on les emploie encore aujourd'hui, par exemple ; l'*Unguentum Rosmarini compositum*, la dissolution de diverses huiles éthérées dans l'huile d'amandes douces, etc.

Les alchimistes poussèrent à cette interprétation. Ayant en vue la fabrication de la *Liquor hepatis* selon la méthode des Occidentaux, ils disaient qu'il s'agissait d'une solution de soufre dans un alcali liquide; mais ils appelaient l'huile : alcali liquide; *Liquor hepatis* serait donc une solution de soufre dans de l'huile. Si on dit que la *Liquor hepatis* est une solution de soufre dans de l'huile, il peut s'agir aussi de la solution de soufre dans la potasse ou la soude. Pour être plus précis, on disait qu'il ne s'agissait pas d'une huile quelconque, mais d'une huile déterminée, « l'huile d'ammoniaque ». Pour s'approcher encore plus de l'ammoniaque, ils disaient qu'il s'agissait d'une substance d'une très forte odeur; et

pour dire que la *Liquor hepatis* est la solution de soufre dans de l'huile, ils disaient : « *Liquor hepatis* est la solution de soufre dans de l'huile à laquelle on ajoute une substance odoriférante. »

Cette définition de la *Liquor hepatis* prêtait la main à la mystification des médecins de l'école. L'huile, comme solution ammoniacale devint une huile grasse et l'odeur devint une huile éthérée. Ainsi, on fit une *Liquor hepatis* trompeuse de la solution de soufre dans une huile grasse en y ajoutant de *l'Oleum Juniperi*, *Terebinthinæ*, etc., etc.

Quelques médecins aiment encore aujourd'hui ces compositions, et il y a des contrées où on se jette avec avidité sur la divine panacée, « l'huile d'Harlem », qui se compose de soufre, huile de lin et huile de térébenthine.

Les alchimistes ne s'arrêtèrent pas là. Craignant que les médecins puissent arriver à découvrir la vérité sur l'huile, ils pensèrent à en éliminer aussi le soufre. Ils se dirent que, si les médecins n'avaient plus le soufre dans de telles mixtures, il ne pourrait plus leur venir à l'idée de le dissoudre dans les huiles minérales au lieu d'huile grasse. Ils dirent : Vous aurez du baume, mais qu'est-ce que c'est le baume ? Une chose qui sent bon. Mais est-ce qu'un mélange de soufre, huile grasse et huile éthérée sent bon ? Nous sommes sûrs du contraire. Mais pourquoi cette mauvaise odeur ? A cause du soufre. Enlevons le soufre, laissons l'huile grasse et l'huile éthérée. Et de cette manière on obtint les baumes de la pharmacie et l'huile simple devint, par extension, ce que nous

avons appelé plus haut le corps constitutif des baumes.

Mais ils mystifièrent les médecins encore d'une autre manière sur la *Liquor hepatis*, en cachant qu'il fallait du soufre ammoniacal et en leur donnant du soufre simple au lieu du soufre arcane.

De cette mystification vient que Christ Ludw. Haffmann croyait avoir trouvé un arcane dans le *Calcaria sulphurato-stibiata*, qu'il vendait comme tel.

PULVIS SOLARIS RUBER ET NIGER

Pour ces deux arcanes nous devons considérer :

1. *Hydrargyrum oxydatum rubrum ;*
2. *Sulphur auratum ;*
3. *Stibium sulphuratum nigrum.*

I. *Hydrargyrum oxydatum rubrum.* — Celui-ci se produit de deux manières :

Première manière. — Production par l'acide nitrique. On digère du vif-argent dans l'acide nitrique et on obtient ainsi un oxyde nitreux de mercure; on fait évaporer, et, en continuant à chauffer, l'acide nitrique s'élimine, et il reste un oxyde de mercure, qui est le *Hydrargyrum oxydatum rubrum.* On pourrait se contenter de ce procédé, mais il y a un tour de mains, qui était déjà connu des alchimistes d'Alexandrie. Au lieu de continuer à chauffer seul le produit sec, qui est l'oxyde nitreux, on le triture avec du vif-argent, et on chauffe ce mélange. Le mercure s'oxyde et forme le *Hydrargyrum oxydatum rubrum.*

Le produit ainsi obtenu, pour être employé en pharmacie, doit se broyer très fin avec de l'eau distillée et s'appelle *Hydrargyrum oxidatum rubrum lævigatum*.

Qu'on réfléchisse sur les faits suivants, très importants en alchimie.

L'acide nitrique contient de l'azote et de l'oxygène. Par la formation de l'oxyde de mercure, l'acide nitrique se décompose en ces deux parties, et par l'oxydation de l'azote il se forme un gaz d'oxyde d'azote qui s'échappe. Cet oxyde d'azote se mélange, dès qu'il devient libre, avec l'azote de l'air et forme des vapeurs rouges, qui sont des sous-nitrates.

D'un autre côté, comme on obtient cet oxyde de mercure d'une solution de mercure dans l'acide nitrique, les anciens croyaient que cet oxyde de mercure était un précipité. De là vient le nom : « Précipité rouge de mercure ». Ils se figuraient qu'obtenir le produit par l'évaporation voulait dire : obtenir le précipité d'oxyde de mercure de la solution du mercure dans l'acide nitrique.

Deuxième manière. — Elle est plus simple mais exige plus de temps et se réduit à l'introduction du mercure dans une cornue à long cou qu'on fait chauffer. L'oxydation du mercure se produit, et on obtient le *Hydrargyrum oxydatum rubrum*.

Pour différencier le produit ainsi obtenu du premier produit *Mercurius præcipitatus*, on l'appelait : *Mercurius præcipitatus per se*. Les Arabes préparaient le *Hydrargyrum oxydatum rubrum* de cette manière.

II. *Sulphur auratum.* — On prend du *Stibium nigrum* de la fleur de soufre, *Natrum carbonicum* dissous dans de l'eau, du lait de chaux, et on fait cuire le tout. De cette manière on obtient le sel de Schlippe.

On y ajoute de l'acide sulfurique dilué, et le *Sulphur auratum* se précipite avec dégagement de vapeurs d'*Hydrothion gas.*

On peut produire la solution du sel de Schlippe aussi par voie sèche, en faisant fondre dans un creuset du *Stibium*, soufre, *Natrum carbonicum* et du charbon.

Il est mieux de produire d'abord le sel de Schlippe très pur, de le dissoudre dans l'eau et de précipiter le *Sulphur auratum* par l'acide sulfurique dilué.

Nous appelons l'attention sur le point suivant, et nous y reviendrons par la suite souvent. Dans le sens d'une chimie patriarcale, les productions du *Hydrargyrum oxydatum rubrum* et du *Sulphur auratum* suivent une marche parallèle : des deux côtés nous voyons un dégagement de vapeurs ; la vapeur rouge du *Hydrargyrum oxydatum rubrum* est composée du sous-oxyde nitrique, et la vapeur du *Sulphur auratum* est du *Hydrothion gas.*

De même, il se forme des deux côtés un précipité, car l'*Hydrargyrum oxydatum rubrum* est considéré comme un précipité, et le *Sulphur auratum* en est un.

III. *Stibium sulfuratum nigrum.* — L'*Antimonium crudum* se trouve à l'état naturel comme antimoine gris. On le fait fondre et on obtient le *Stibium sulphuratum nigrum.* On l'épure, et il en résulte le *Stibium sulphuratum nigrum lævigatum.*

On le produit aussi en faisant fondre du métal d'antimoine (*Regulus antimonii*) avec de la fleur de soufre. On peut couvrir la masse d'un lit de sel calciné.

Les alchimistes occidentaux appelaient le *Pulvis salaris* : *Bezoardicum*, *Bezoardicum minerale*, *Bezoardicum solare*. En opposition avec le *Bezoardicum minerale* nous avons le *Bezoardicum animale*, qu'on dit être fait avec des serpents. Ces serpents ne sont autre chose qu'une mystification. Ce *Bezoardicum animale* est appelé aussi le *Bezoardicum animale simplex*, pour le distinguer du *Bezoardicum animale compositum*, qui se compose de : *Pulvis Serpentum*, *Rad. Valerianœ*, *Rad. Angelicœ*, *Rad. Pimpinellœ*, *herba Rutœ*. Le *Rad. Valerianœ*, comme mystification, joue ici le rôle de l'antimoine dans le *Pulvis solaris*.

Le nom de *Bezoardicum* conduit à celui de *Bezoar*, très prisé par les médecins. Le nom de *Bezoardicum animale* nous a déjà fait voir de quels moyens les alchimistes se servaient pour induire les médecins en erreur. D'autres mystifications furent employées : au lieu d'*Hydrargyrum oxydatum rubrum* d'un côté, et de *Sulphur auratum*, on donnait d'autres produits de mercure ou d'antimoine. Pour donner encore plus de certitude à ceux qui étaient moins confiants, et qui tenaient à avoir la couleur rouge dans le *Pulvis solaris ruber*, on mettait dans les préparations mercurielles du Kermes, au lieu du *Sulphur auratum*, ou on gardait même le *Sulphur auratum* dans la mixture. Sur cette dernière base repose le *Pulvis alte-*

rans Plummeri, qui est fait de Calomel et de *Sulphur auratum*, et qui n'est autre chose qu'une falsification du *Pulvis solaris ruber*.

On conseillait aussi à ces médecins de distiller le mercure avec l'antimoine. On leur donnait des préparations mercurielles sans antimoine ou de l'antimoine sans mercure, ou une préparation mercurielle quelconque, et au lieu de l'antimoine on y ajoutait du salmiac, de la chaux, etc. On laissait aussi l'antimoine sous n'importe quelle forme et, au lieu du mercure, on ajoutait un métal, par exemple, du fer, du zinc ou du plomb. Nous mentionnons également l'*Anthecticum Paterii*, qui est du *Stannum* et de l'*Antimonium*, et le *Sudoriferum magnum Faberi*, un mélange de *Stannum*, *Antimonium* et *Plumbum*. Nous avons déjà parlé de la substitution du *Hydrargyrum oxydatum ruber* par des serpents, et de l'antimoine par des plantes.

Les falsifications étaient donc très nombreuses.

Docteur Gottlieb Latz.



LE BABYSME

Depuis que tous les révélateurs précédant par groupes, dans les divers peuples de la Terre, le Christ, venu seul pour tous, ont établi le lien du visible et de l'invisible, combien de systèmes de philosophie n'ont-ils pas vu le jour et atteint la décrépitude finale.

Mais combien peu de véritables religions ont illuminé la Terre !

C'est à propos du Babysme que ces réflexions naissent en nous. Qu'est-ce donc que ce Babysme ?

Une religion révélée (vers 1865) qui compte des milliers de Martyrs et des centaines d'Apôtres, une religion qui prêche la divinité du Christ et qui arrive à ce résultat prodigieux : la réconciliation effective et vivante de l'Islam et de la chrétienté.

Or une brochure vient de paraître qui expose et met en lumière bien des points obscurs du Babysme. C'est à ce travail que nous allons emprunter les pages suivantes.

(N. D. L. D.)

Aussi Notre-Seigneur Jésus-Christ avait-il raison de dire à ses disciples : « Vous aurez des afflictions dans le monde ; mais prenez courage, j'ai vaincu le monde. » (S. Jean, XVI, 33.) Et ailleurs, tandis qu'il était traduit comme un criminel devant ses juges : « Désormais le

Fils de l'Homme sera assis à la droite de la puissance de Dieu. » (S. Luc, xxii, 69.)

Eh bien, c'est cette force surhumaine surtout qu'il s'agit d'observer. Lorsqu'il aurait rendu la vie à une personne enterrée depuis dix ans, ou qu'il aurait mis en deux le soleil, en admettant que ces actes nécessitent l'emploi d'une force égale à celle qui a servi à avancer l'humanité, ces actes auraient-ils été aussi utiles ?

Venons aux faits :

Le mercredi, 5 Djamad Awal 1260 = 22 mai 1844, Mirza Aly Mohamed, jeune homme de vingt-cinq ans, de la descendance du Prophète Mahomet, déclara à Chiraz, sa ville natale, qu'il était le Bab promis.

Le même jour est né à Téhéran, à Bahaoullah, dont il sera parlé plus loin, son fils aîné, Abdulbaba Abbas, qui réside aujourd'hui à Saint-Jean-d'Acre.

Lorsque le Bab eût eu dix-huit adeptes, il leur donna le nom de « lettres de Haï ». (C'est un mot arabe qui signifie vivant et dont la valeur des deux lettres qui le composent est 18.) Il les envoya ensuite dans l'Iran et l'Irak annoncer aux Ulémas que le Bab s'était manifesté.

Avec la propagande commencèrent, comme on le pense, les persécutions des Babystes sur l'instigation des Ulémas, très influents à cette époque, qui ne voulaient pas reconnaître le Bab.

Vers la fin de la même année, à l'époque du pèlerinage, il se rendit dans les Lieux-Saints de l'Islam et, après avoir accompli les actes de dévotion selon l'usage, il se déclara être le Bab.

Les Ulémas de Chiraz et de Bouchir ont sans doute eu vent de la chose, attendu qu'à son retour à Bouchir, tandis qu'il se dirigeait vers Chiraz, les agents du Gouvernement l'ont rencontré sur la route et l'ont accompagné jusqu'à Chiraz. Là, le gouverneur de la province le fit garder à vue pendant quelques mois, lorsqu'une épidémie cholérique s'étant déclarée, il le relâcha à la condition de quitter la province sans retard.

Il partit donc pour Ispahan après en avoir prévenu le gouverneur de la province de ce nom. Celui-ci lui fit donner, par égard, l'hospitalité chez l'Imam-el-Gomaa de la ville, et invita les Ulémas à venir discuter avec le Bab afin de vider la question. Ceux de ces Ulémas qui n'avaient pas répondu à l'appel du Bab, et ils étaient de beaucoup les plus nombreux, refusèrent tous cette proposition, sauf deux. Ils donnèrent pour raison qu'il ne leur est permis d'entrer en discussion que dans le cas de doute, tandis qu'ils sont parfaitement sûrs qu'il s'agit d'un dévoyé. Ils défendirent ensuite à qui que ce soit d'approcher le Bab, et le condamnèrent. Le gouverneur fit semblant de l'envoyer à Téhéran sous escorte, en vertu d'un ordre impérial qu'il aurait reçu ; mais, à la faveur de la nuit, il le fit revenir secrètement chez lui. Ce gouverneur étant mort quatre mois après, son neveu lui succéda et obtint l'ordre d'envoyer le Bab à Téhéran. Celui-ci écrivit à Mohamed Shah que, s'il voulait bien l'admettre en sa présence, il en serait satisfait et pourrait être guéri du mal incurable dont il était atteint à la jambe. Mirza Akasi, premier ministre du Shah,

décida ce dernier à lui répondre qu'étant sur le point de partir en voyage, il valait mieux qu'il se rendît dans la province d'Azerbayajan, d'où il l'enverrait chercher à sa rentrée à Téhéran.

Avant donc d'arriver à Téhéran, le Bab fut dirigé sur le Fort de Makou, où il était bien traité, et de là on l'envoya au fort de Jehrik, sur l'instigation des Ulémas, d'où il vint à Tibriz, capitale de l'Azerbayajan, où il était également mis à l'étroit, pour être interné de nouveau dans ledit Fort.

Dans l'entre-temps, Mohamed Shah meurt et Nasserel-Din Shah monte sur le trône à la date du 10 septembre 1848 = Dimanche 12 Chawal 1264. Ce dernier, âgé de 19 ans, eut pour premier ministre Mirza Taki Khan, qui avait pour principe de tout dompter au moyen de la violence, sans se douter le moins du monde, que, lorsqu'il s'agit des convictions, surtout religieuses, elle ne sert qu'à les raffermir et à augmenter le nombre de ceux qui les partagent au lieu de le diminuer.

Jusque-là les persécutions dont souffraient les Babystes étaient surtout l'œuvre des Ulémas, tandis que les gouverneurs des provinces, usant de la grande latitude qui leur est laissée, n'y prenaient qu'une part très minime, surtout que l'ancien Grand Vizir était fort perplexe, se prononçant tantôt dans un sens tantôt dans l'autre.

A partir de ce jour, le Gouvernement, grâce au nouveau premier ministre, se trouva parfaitement d'accord avec les Ulémas sur l'extermination des Babystes. Ceux-ci, privés des conseils du Bab, qui était toujours

en prison, crurent devoir se défendre. Mulla Hussein, surnommé le Bat du Bab, pour avoir le premier répondu à l'appel du Bab, fut attaqué chez lui à Khorassan par la populace. L'ayant repoussée à l'aide de ses partisans, le commandant des troupes lui proposa de le laisser partir avec ses hommes et leurs armes s'ils voulaient quitter la province. Ils partirent donc pour Barferouche, Là ils furent attaqués par la populace sur l'instigation de Saïd-el-Ulémas et eurent quelques morts. Ils se concertèrent alors pour quitter la contrée et partirent pour Amrache, accompagnés de quelques hommes de troupes pour leur indiquer le chemin. Arrivés dans une forêt, près de Sari, capitale de Mazendaran, ils se disposaient à se disperser lorsqu'ils entendirent des coups de feu et virent quelques-uns des leurs jonchant le terrain. Mulla Hussein, ayant compris le truc, rassembla ses hommes, dont quelques-uns seulement savaient se servir des armes, et se réfugia avec eux dans un cimetière qu'il convertit en fort. Il put ainsi infliger plusieurs défaites aux troupes malgré les renforts en hommes et en canons qu'elles reçurent dans l'intervalle. Leurs provisions épuisées, les Babystes ont été réduits à manger la viande et les os des chevaux et à boire de l'eau saumâtre. Enfin, ayant perdu leur chef, le Mulla Hussein, ils acceptèrent la proposition du commandant de se rendre avec leurs armes après que lui et le Vali auront juré, le Coran cacheté en mains, qu'aucun mal ne leur sera fait. Le pacte conclu, tandis qu'ils se disposaient à prendre la nourriture qu'on leur avait préparée, ils furent fusillés à bout portant par les

troupes, sauf un tout petit nombre qui furent envoyés à Sari, où on les exécuta.

Les mêmes faits se répétèrent à Zanjan et à Niriz de Perse. Les exécutions partielles partout ailleurs en Perse ne se comptaient pas ; mais de Babystes, il y en avait toujours. Le premier ministre, croyant pouvoir en finir avec le Babysme par la mort du Bab, ordonna, sans l'assentiment du Shah, porté plutôt à la prudence, de le faire fusiller.

On l'emmena donc du fort de Jehrik à Tibriz, où il fut suspendu sur la place, attaché avec des cordes. Un régiment arménien composé de 800 hommes tire.

Les cordes se rompent et le Bab n'est pas atteint. La fumée de la poudre est intense. On finit par trouver le Bab dans la caserne, au mur de laquelle on l'avait suspendu, en train de parler avec un de ses adeptes qui l'avait accompagné. Emmené de nouveau sur la place on l'entend parler et on croit qu'il aurait dit : « La preuve de la part de Dieu est maintenant complète ; vous pouvez faire de moi ce que vous voulez. »

On le suspend de nouveau et on met par terre au-dessous de lui son serviteur, Mohamed Aly. La tête de ce dernier était près de la poitrine du Bab. On invite le commandant du régiment arménien à donner ordre à ses troupes de tirer. Il s'excuse. Il y avait là un autre régiment kurde. Il tire. La poitrine du Bab fut transpercée de balles, mais la face était à peine éraflée. Son serviteur tombait à ses pieds.

Cette exécution eut lieu le lundi 28 Chaban 1266 = 8 juillet 1850. Le Bab était né le mardi 1 Moharrem 1235 = 19 octobre 1819.

On laissa leurs corps sur le sol, et le lendemain le consul de Russie a pu en prendre le croquis. Le surlendemain, des Babystes vinrent à Tibriz et, grâce au concours du maire, ils purent emporter ces corps, qui sont aujourd'hui en lieu sûr.

Le Bab disparu, le Babysme prit, à la stupéfaction du premier ministre, un nouvel essor. Les persécutions continuèrent donc avec plus d'acharnement, lorsqu'un jeune homme qui était au service du Bab eut en 1268 = 1852 la malencontreuse idée de venger la mort de son maître sur la personne du Shah. Heureusement que pour mettre ce projet, qui est une tache dans l'histoire du Babysme, en exécution, il n'a employé qu'un pistolet chargé de petits plombs, de sorte qu'il n'a pu que blesser le Shah.

Ce fut tout de même le signal d'un soulèvement général contre les Babystes, et avec l'assentiment du Shah cette fois on emprisonnait et tuait à droite et à gauche sans la moindre enquête. Au nombre des victimes était même une femme du nom de Korrat-el-Aïn, qui fut étranglée et jetée dans le puits d'un jardin privé à Tehéran. A un autre Babyste du nom de Hadj Soliman-Khan, on mit des bougies allumées dans des incisions pratiquées sur son corps, jusqu'à ce qu'il mourût ainsi brûlé. Enfin, dans les seules années de 1267 et 1268 — 1851 et 1852, près de quatre mille Babystes trouvèrent la mort d'une façon plus ou moins atroce.

Mais l'attentat précité marqua l'entrée en scène de Bahaoullah. Retournons un peu en arrière pour la clarté du sujet.

Bahaoullah, de son nom Mirza Hussein Aly, est né à Téhéran le mardi 2 Maharrem 1233 — 11 novembre 1817. Son père Mirza Abbas Bozork-el-Nouri, d'une famille très connue en Perse, était un des grands ministres de Fath-Aly Shah.

Le Bab dès la première heure avait eu soin de répéter à ceux qui voulaient l'entendre, que Bab ou Mahdi, le nom importait peu, il n'était qu'un rayon du soleil de la Vérité qui se trouvait au milieu d'eux, qu'il en était mû et s'en inspirait, et qu'enfin, ils verraient ce soleil après « Hin ». C'est un mot arabe qui signifie temps, et la valeur des trois lettres dont il se compose est 68. Il voulait donc dire après 68, c'est-à-dire après l'an 1268, soit l'an 1269. Pour ne pas laisser le moindre doute sur l'objet de sa mission, il écrivit dans ses livres, « qu'il est l'annonciateur de la manifestation prochaine du sauveur glorieux et de l'entrée du monde dans une phase nouvelle. »

Et de fait, dès que Bahaoullah eut eu connaissance de l'attentat commis en 1268 = 1852, il partit immédiatement à la rencontre du Shah, qui était en villégiature près de Téhéran. Aussitôt arrivé, on le mit en prison, chargé de fers, et on confisqua ses biens sur l'instigation d'un ennemi de sa famille qui faisait partie de la suite du Shah. S'agissant toutefois d'un personnage très connu, fils d'un ancien ministre, on ne put faire moins que de l'interroger devant un tribunal composé de ministres. Il leur dit que tout le monde le connaissait pour un homme intelligent, que s'il avait voulu faire commettre cet attentat dont il n'était d'ailleurs pas accusé par le coupable, il aurait

su mieux s'y prendre, et qu'enfin cet attentat ne pouvait être que l'œuvre d'un jeune homme exalté et non le résultat d'un complot.

On le relâcha donc après l'enquête, qui a duré près de quatre mois, et on lui proposa de lui restituer quelques biens. Ayant trouvé qu'il n'aurait plus assez pour continuer à habiter Téhéran, il demanda l'autorisation d'aller dans l'Irak. Il fut escorté dans sa route par des soldats persans et des cosaques de l'ambassade de Russie, et arriva à Bagdad le jeudi 1er novembre 1269 = 14 octobre 1853.

En dehors de sa famille, quelques Babystes l'ont accompagné à Bagdad ou suivi, d'autres s'y trouvaient déjà, et tout le monde croyait ainsi pouvoir échapper en pays ottomans aux persécutions dont ils étaient l'objet en Perse. Il n'en était rien, les Ulémas persans à Bagdad les faisaient persécuter de plus belle et envoyaient contre eux en Perse rapports sur rapports. Leur inimitié avait d'autant plus de prise que beaucoup de Babystes étaient tombés dans la dépravation. Privés du Bab qu'ils n'avaient même pas vu pour la plupart, n'ayant pas en mains ses enseignements, bien qu'il eût laissé à sa mort une vingtaine de volumes écrits à la main, mais non imprimés, à cause des persécutions, et une quantité infinie de missives, ils ont cru qu'il n'y avait plus rien d'illicite.

Enfin, dès son arrivée à Bagdad, Bahaoullah commença à les redresser, mais deux ans plus tard, il quitta Bagdad à l'insu de tout le monde et s'en alla dans le mont de Sargalou de la chaîne de Solimanieh, où il s'établit dans une grotte.

Lui parti, la plupart des Babystes retombèrent encore plus bas dans la perversité. Quelques-uns voyant que leurs coreligionnaires étaient si dépravés ont cru avoir fait fausse route et sont retournés à la foi de leurs pères, et les autres enfin attendaient tranquillement la réalisation de la promesse du Bab, qui ne devait plus tarder longtemps.

Les choses allaient de ce train lorsqu'une circonstance fortuite fit découvrir le lieu de retraite de Bahaoullah après deux ans d'absence. Il était temps, car sa présence était devenue bien nécessaire pour les Babystes. Il commença de nouveau à les mettre dans la voie droite; mais, à mesure qu'ils s'amélioraient, la haine des Ulémas augmentait. Il n'y avait plus de vices à leur reprocher, mais leurs croyances, ce qui était aux yeux des Ulémas plus impardonnable. Voyant que les Babystes augmentaient en nombre et en force, les Ulémas persans de Bagdad, d'accord avec leur consul, ont décidé en secret de convoquer les Ulémas du voisinage pour décider l'extermination de tous les Babystes en un jour donné. Le plus grand Uléma de la contrée, Sheikh Mortadi, convoqué sans savoir le pourquoi, dit à ses collègues que n'ayant pas reconnu la fausseté de la religion babyste faute d'examen, il ne pouvait pas prendre part à leur décision. Son refus fit avorter le projet et les porta à inciter avec plus d'acharnement le peuple à persécuter les Babystes au point que beaucoup de ces derniers ont opté pour la nationalité ottomane afin d'échapper aux coups de leurs ennemis.

Les choses s'envenimaient tous les jours davantage

à mesure que les Babystes devenaient de taille à se défendre. Bahaoullah, craignant un soulèvement des uns contre les autres, malgré ses recommandations aux Babystes de se tenir toujours calmes, pria l'ambassadeur de Perse à Constantinople d'aviser. Les Ulémas de leur côté ne cessaient pas d'envoyer des rapports au Gouvernement de Perse contre les Babystes.

Cet état continua quelque temps encore et, finalement, sur la demande de la Perse à l'Empire ottoman, Bahaoullah fut mandé à Constantinople.

En quittant Bagdad, Bahaoullah se rendit tout près dans le jardin de Negib Pacha, où il resta douze jours, du 3 au 14 Zilkède 1279 = du 21 avril au 2 mai 1863. Pendant ces douze jours, il proclama pour la première fois ses enseignements à ses amis.

Après quelques mois de séjour à Constantinople, on l'envoya à Andrinople, qu'il appela « Terre du mystère ». Il y arriva en Rajab 1280 = décembre 1863, et déclara tout de suite à qui voulait l'entendre qu'il était l'Éducateur du monde attendu par le monde. C'est là qu'il écrivit ses missives dans ce sens à Pie IX, à Napoléon III, à la reine Victoria, au sultan Abdulaziz, à Nasser-el-Din Shah, etc., etc., et attendit le moment opportun pour les leur envoyer.

Les Babystes, dont les persécutions n'avaient servi qu'à en augmenter le nombre, prenaient par masses le nom de Bahaïs. De nouvelles conversions se faisaient même parmi les partisans de Zoroastre, les chrétiens et les Juifs, que les persécutions atroces depuis les premiers temps de l'Islam jusqu'à nos

jours n'avaient pas fait renoncer à la foi de leurs pères. On aurait dit que la perspective de nouvelles persécutions les attirait.

Enfin, la Sublime Porte finit par se décider à envoyer Bahaoullah avec les siens, à Saint-Jean-d'Acre, sur la demande de la Perse.

Il y arriva le 12 Djamad Amal 1285 = 30 août 1868, donna à cette ville le nom de « Terre de celui à qui on s'adresse » et envoya tout de suite après, au Pape et aux souverains, les missives qu'il leur avait préparées vers les derniers temps de son séjour à Andrinople.

Dans la missive au Shah, Bahaoullah développait toute sa doctrine, et il la lui envoya par Mirza Badii Khorassani, qui savait cependant ce qui l'attendait. Il partit de Saint-Jean-d'Acre à Téhéran à pieds et remit, en présence du Shah qui se trouvait en villégiature tout près de Téhéran, la missive dont il était porteur pour lui.

Bien que le Shah ne fût pas d'avis d'employer une sévérité excessive envers le messager, son entourage le décida à lui faire subir des souffrances atroces et enfin la mort. Le voyant très calme au cours de ces souffrances, on finit par prendre sa photographie dans cet état. Cette photographie existe.

Peu de temps toutefois après ce martyre, le Shah ne voulait plus entendre parler d'exécution de Bahaïs. Depuis cette époque, le Gouvernement central de Perse les protège même plutôt, ce qui n'empêche pas les Ulémas d'en faire tuer par-ci par-là, et ces exécutions partielles se continuent jusqu'aujourd'hui et se continueront demain.

Bahaoullah continuait aussi à asseoir le Bahaïsme de concert avec Abdulbaha Abbas, son fils aîné, qu'il appelle dans ses livres « Le rameau qui procède de ce Lignage ancien ». Il engagea par testament les Bahaïs à se rapporter à lui dans la suite, ce qui a eu pour conséquence que son frère d'un autre lit, Mirza Mohamed Aly, lui voua une haine aussi implacable que celle que son oncle, Mirza Yehya Azal, voua à Bahaoullah.

Dans ses livres, qui forment plusieurs volumes, il a fait une loi civile, politique et religieuse complète. Rien n'y est omis, depuis l'arbitrage obligatoire entre les nations en cas de différend jusqu'aux soins de toilette et de propreté. Les questions sociales les plus ardues sont tranchées, et rois et citoyens n'ont qu'à suivre la loi qui assure aussi bien le bonheur aux grands qu'aux petits. A sa mort, survenue à Saint-Jean-d'Acre, le samedi 2 Zilkédé 1309 = 28 mai 1892, il n'avait rien, absolument rien laissé en suspens, sauf, en quelque sorte, les règlements purement locaux et qui doivent nécessairement différer d'un pays à l'autre.

Depuis lors, Abdulbaha Abbas édifia le Bahaïsme, qui devient tous les jours plus florissant. De Bahaïs, il y en a aujourd'hui dans le monde entier, même en Chine et aux Indes. C'est naturellement en Perse où il y en a le plus grand nombre, mais il y en a partout en Amérique et dans toutes les grandes villes d'Europe. Cependant, en Perse, les Bahaïs se recrutent tout le long de l'échelle sociale, tandis qu'en Amérique et en Europe, c'est surtout dans le plus grand monde. Et

dire que tout cela s'est fait en si peu de temps!

Maintenant, si le Père n'est pas encore venu pour l'établissement de son règne et celui de l'Agneau, quand viendra-t-il et à quels signes le reconnaîtrons-nous?

La réponse viendra toute seule à celui qui, se détachant de tout ce qu'il aura appris par lui-même ou des autres, suppliera sincèrement Dieu de l'éclairer. C'est du moins la voie que j'ai suivie.

Gabriel Sacy.

Le Caire, le 12 *juin* 1902.



Fait psychique

Au mois de mars 188..., alors que je n'avais *aucune* connaissance des théories explicatives (ou non) des faits psychiques, je vis une chose troublante, — pour un profane.

A cette époque, j'eus la douleur de perdre un proche parent dont la dépouille mortelle fut déposée au cimetière du Sud, *voisin de l'appartement que j'habitais.*

Or, quelques jours après les funérailles, étant couché seul, dans une chambre parfaitement close, et complètement éveillé, je vis, tout à coup, le corps fluidique *ou plutôt le buste éthéré* du décédé pénétrer dans ma chambre en traversant la fenêtre fermée et garnie de doubles rideaux.

Cette apparition, les yeux clos, la tête découverte *paraissant dénuée d'intelligence*, passa, en glissant, au-dessus de mon lit et vint se placer devant une montre ayant appartenu au défunt.

Après quelques secondes d'immobilité, le spectre se retourna, glissa de nouveau au-dessus de ma cou-

chette et disparut par la même fenêtre, en me laissant l'impression d'une forte odeur cadavérique.

J'allumai une bougie, il était exactement deux heures du matin.

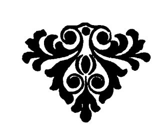
Le lendemain, je racontai cette aventure à quelques personnes qui, presque toutes, me dirent : « C'est une hallucination. »

Cependant, l'une de ces personnes m'engagea, *secrètement*, à lire certains ouvrages spéciaux qu'elle me désigna.

Je lus et j'eus alors la surprise *de reconnaître* que j'avais été témoin d'un fait qui, bien que peu ordinaire, est absolument naturel.

C'est ainsi que je fis mes débuts dans l'étude des sciences occultes.

A. François.



Au Pays des Esprits

(*Suite*).

Une partie de la populace ayant appris quelque chose de l'histoire du fakir, et ayant conclu que l'emprisonnement et la mort de la pauvre femme étaient causés par les enchantements de l'aventurière Mme Laval, avait entouré sa maison, et sans s'inquiéter si leur action était bonne ou mauvaise, avait brûlé complètement cette belle demeure. Tout cela avait déterminé dans les rues un bruit qui aurait troublé tous les sommeils, sauf le SIEN ! et toutes les douleurs, sauf la mienne. Mais la tempête rugit au dehors, et au dedans NOUS ÉTIONS TOUS TRANQUILLES ET CALMES.

Je sortis la nuit suivante, vers neuf heures, de ma maison — qui n'était plus un « home » désormais — accompagné par Graham, et le colonel M..., noble gentleman et mon ami.

Nous traversâmes la partie la plus basse et la plus obscure de la ville et nous arrivâmes à la hutte misérable que, Graham et moi, nous avions déjà visitée ; c'était l'habitation d'Anine. La porte était fermée à l'intérieur ; mais, à mon signal, Nazir l'ouvrit et, après l'avoir soigneusement fermée, nous conduisit à travers

des cours et des bâtiments en ruines, jusqu'à la porte qui donnait accès dans le hall, témoin des scènes de magie noire que j'ai décrites. Nous nous arrêtâmes devant l'entrée de la chambre intérieure. Je voulais prendre le temps de recueillir mes forces, pour ce qui allait suivre ; mais, pendant que j'étais appuyé sur la porte, j'entendis les voix abhorrées des maudits qui avaient causé mon malheur, une terrible altercation s'était élevée entre eux. Je n'hésitai plus et j'entrai aussitôt. Sur le seuil, Anine nous attendait.

Les deux magiciens avaient, paraît-il, cherché un abri, ne voulant pas s'exposer à la colère d'une populace en délire. Ils étaient assis à une table sur laquelle on voyait des rafraîchissements; mais l'autel, le feu et les abominables accessoires des rites fétiches étaient abandonnés et en désordre. A notre vue les coupables tressaillirent, et Hélène Laval laissa échapper un cri d'effroi. Notre plan était fait et nous l'exécutâmes sans perdre un instant. Graham et le fakir s'emparèrent de Perrault, le colonel M..., plaçant sa main énergiquement sur le bras d'Hélène, lui dit froidement que la moindre résistance leur coûterait la vie à tous les deux. Quant à moi, je déchirai mon fatal portrait et celui de leur victime — qu'ils avaient récemment suspendu sous le mien. — Je brisai et écrasai les images de cire et je détruisis tous les instruments de leur magie infernale.

Anine, alors, amoncela le tout dans un large et sec bassin en pierre et y mit le feu. Je fis tout cela sans hâte ni passion. J'étais très calme, et la plus profonde attention présida à mon travail. Lorsque tout fut fini,

j'ordonnai au fakir et à Anine de se charger de Mme Laval, que je n'avais pas regardée une seule fois, bien qu'elle se fût adressée à moi d'un ton suppliant. Je fis signe à mes amis de se rendre dans une cour déserte et d'emmener leurs prisonniers.

Arrivés à notre destination, le colonel M... s'adressa à Perrault et, sans s'étendre sur le mal que lui et ses complices avaient fait, il lui dit simplement que l'heure de rendre ses comptes était arrivée. Il rappela aux deux misérables qu'ils étaient entièrement à notre merci, qu'un destin terrible les attendait, si nous nous décidions à les livrer, mais que j'avais résolu de me conduire avec lui, Perrault, *comme s'il était un gentilhomme*. En résumé, que j'étais disposé à lui donner la seule chance de vie qu'un combat mortel pouvait lui laisser.

Sans lui permettre de répondre, le colonel le plaça en face de moi et rapidement, mais avec la courtoisie militaire qui ne l'avait jamais abandonné, le présenta à Graham, qui avait consenti avec une extrême répugnance à servir de témoin à Perrault. Complètement abattu, le lâche criminel prit la place désignée, échangea quelques mots pour la forme avec Graham, reçut de lui un de mes pistolets et tira sans attendre le signal. Je fus atteint légèrement au bras gauche.

Furieux de cet acte incorrect et frisant l'assassinat, mes amis saisirent Perrault chacun par un bras et, me criant de le tuer, attendirent bravement mon feu. Je résolus de ne pas me charger d'un meurtre pour un être si infime et de l'estropier seulement pour la vie. Je tirai, et avant de tirer, JE SAVAIS que ma volonté



allait s'accomplir. Il tomba blessé seulement, pour son malheur. Après ce châtiment, mes amis et moi nous quittâmes pour toujours ce lieu maudit. Mon intention était de partir immédiatement pour l'Angleterre, emportant avec moi, pour les remettre à Lord Dudley, les restes de sa fille chérie enfermés dans un splendide sarcophage. Mais j'avais abusé de mes forces et, pendant plusieurs semaines, je demeurai entre la vie et la mort, brûlé par une fièvre ardente.

Le vicomte et sa femme voulaient me faire transporter à leur résidence des champs ; mais mon ami Nanak-Rai me réclama, et, suivi seulement de mon fidèle domestique arabe Ali, je fus conduit à la demeure du brahmin, qui veilla sur moi avec la science d'un médecin et le dévouement d'un tendre père.

Grâce à la remarquable habileté de mon ami, je revins à la santé au bout de quelque temps.

Dans cette maison paisible, je me réconciliai avec moi-même, avec ma destinée et avec les anges que j'avais un moment si follement repoussés. Tous mes pouvoirs spirituels, tous mes enthousiasmes me revinrent, mais j'éprouvai aussi une plus profonde sensation de cette camaraderie que seuls peuvent donner les esprits des bien-aimés connus sur la terre. Combien de fois, pendant mes longues nuits de souffrance et d'insomnie, ai-je entendu les pas légers de ma petite fée courant à travers la chambre, comme lorsqu'elle voulait me surprendre et s'arrêtant tout près de moi ! Doucement, son rire argentin résonna encore, quoique très adouci, à mes oreilles; ses tresses

d'or frôlèrent mon front brûlant, et sa tendre voix murmura des mots de consolation, finissant toujours par la promesse du repos dans le ciel auquel elle était parvenue. Oh! divin père des esprits, quelle profonde ingratitude, quel triste mépris d'eux-mêmes accablent les pauvres mortels qui rejettent les précieuses vérités de la communion spirituelle! Le récit de ma vie pendant trente ans que j'ai tenté d'esquisser a démontré, j'espère, les abus et les usages des énormes pouvoirs cachés dans l'homme et l'univers invisible. Mais quels que puissent être les dangers, les terreurs et les mystères de l'Occultisme, l'humanité souffrante peut être sûre qu'elle trouvera toujours un soutien venant du Créateur.

Pour moi, si un pouvoir suprême n'avait jeté un pont sur le fleuve Léthé qui me séparait de tout ce que j'avais aimé sur terre, je serais peut-être revenu à la santé, mais ma raison aurait fui son trône renversé pour toujours. Un à un, j'avais vu tous ceux en qui j'avais placé mes plus vives affections, les plus vrais, les plus aimants, les meilleurs disparaître à mes yeux. Avec un cœur passionné, dissimulé sous l'extérieur froid de l'ascétisme, j'avais assisté successivement à la ruine de tous mes espoirs terrestres.

J'avais tendu mon mental avec une si terrible énergie, que je serais devenu fou, si j'avais tourné vers l'avenir mes regards désespérés, et cherché en vain mes amours évanouies.

A travers les yeux de mes bien-aimés, lorsqu'ils revenaient vers moi, un à un, avec les détails qui me donnaient l'assurance que la mort est seulement un

changement, je pouvais voir au-dessus des esprits de la terre, des anges lumineux, et deviner un Dieu en qui devait se reposer mon âme tremblante. Une fois de plus la vie et la force spirituelles me furent montrées; une fois encore le plan de l'Univers et la philosophie de l'existence furent déroulés devant moi. Je recommençai à connaître que j'étais un anneau entre les mondes inférieurs et les mondes élevés, et j'appris en même temps à modérer les élans de l'intelligence en leur opposant la matière et le mystère; autrement l'âme, pénétrant trop loin dans l'Au-delà sans limite, se perdrait dans les immensités de l'Être, trop vastes pour que l'humanité puisse les comprendre.

Je sais que je n'ai pas toujours appliqué ces salutaires leçons. Loin des sages et philosophiques conseils de mon excellent ami le brahmin, rendu à la santé et réconcilié avec mes anges et mon destin, mes aspirations déréglées m'ont jeté dans les plus profonds royaumes de l'occulte. J'ai plongé dans les abîmes s'ouvrant sous mes pieds et je me suis élancé dans les hauteurs s'étendant au-dessus de ma tête. J'ai suivi le chemin des étoiles et j'ai pénétré dans les régions mystérieuses, bien au delà des sages limites à imposer aux hommes.

En franchissant ces effrayants degrés de la connaissance, j'ai fait des chutes terribles et supporté bien des pesantes expiations. Toujours je suis revenu de ces effrayants pèlerinages, l'âme blessée et meurtrie; mais j'ai trouvé, chaque fois, le repos, la paix et la consolation dans l'amour de mes amis de la terre affranchis par la mort. J'ai appris que la communi-

cation entre les habitants de notre planète et les sphères spirituelles constituait le plus élevé, le plus pur et normal exercice des facultés religieuses de notre âme. Les folies, le fanatisme, les erreurs et les impostures, qui ont déshonoré le mouvement faussement appelé spiritualisme, ne peuvent donner aux mortels qu'une très imparfaite idée de cette vérité sublime. Ce mouvement spirite n'a servi qu'à faire ressortir les côtés obscurs de l'humaine nature, mais a cependant indiqué les trésors inconnus, cachés derrière la possibilité de la communication entre les vivants et les morts, seulement tout cela est encore trop humain, se ressent encore trop de l'insuffisance de notre nature.

Je n'ose pas m'arrêter même pour résumer ce que nous pouvons espérer de la communion spirituelle, lorsque son *modus operandi* sera compris par la science, et que ses révélations sublimes seront reçues avec un respect religieux. Je pense que ces pages doivent finir ici. Dès que mes forces de corps et d'esprit furent complètes, je quittai la paisible retraite de mes nobles amis, avec toutes les bénédictions d'un cœur reconnaissant. Une fois de plus, je me trouvai sur le pont d'un vaisseau, saluant encore le groupe des chers amis qui avaient foulé avec moi, dans l'Inde, le dur chemin de la vie. Bien des yeux humides suivirent le sillage du bateau dans la mer ; j'entendis encore les mots « bon voyage » et je partis pour commencer de nouvelles recherches dans les royaumes de l'existence spirituelle.

FIN

NOTES

SUR LA

Grammaire de Pânini[1]

(*Suite.*)

L'indigo est le Fils solaire, le Premier-Né, les 1065 Prajâpati. Ajoutons au 641 le 424 de « tâmra », cuivre complétant le 4.065.

ta, 401 + a, 3 + ma, 7 + ra, 13 = 424.

Voici pour le reflet cuivre; le reste du carbone couvre le tout de bleu noirâtre.

641, de pîtâmbaras, est le nombre, degrés deux et trois, numérique sanscrite du grec Χριστός, « Christ ».

(sans l'accent) χα, 45 + ρα, 14 + ι, 6 + σα, 62 + τα, 401 + ο, 10 + ς, 103 = 641.

Le grec appelle le beurre féminin γυνή, femme. Numérique sanscrite, degrés deux et trois, sans l'accent : γα, 6 + υ, 5 + να, 901 + η, 8 = 920. Ceci, l'équivalent atomique octodécimal, base et affixes. L'î long compté 8 comme dans pîtâmbaras. Le sanscrit l'ap-

---

(1) Nous publierons prochainement les errata et les compléments de l'auteur, qui mettent au point certaines lacunes de ces « notes », qui n'étaient pas rédigées pour la publication immédiate. (N. D. L. R.)

pelle Çrî, félicité, nom de Vénus qui vaut en quatre degrés :

Ça, 75 + ra, 14 + î, 84 = 173.

Le Ça, divisé en deux, augmente 2 molécules d'oxygène, ici d'une et même de deux unités, donc 174 et 175.

Çrî est le premier nom du Soleil, Ganéca (Dieu ça, des armées, gama) de la Bhagavadgîtâ, qu'il identifie avec Jehovah.

Le symbolisme du Beurre est le même que celui du Vin.

Dans les degrés deux et trois, le nombre de Çrî est celui de l'équivalent pondérable de l'alcool :

H^6OC^2 ça, 24 + ra, 14 + î, 8 = 46.

*
* *

Dernier exemple :

Le Soma, l'Arbre-Lune parfumé, est l'indigo et le beurre ; il est aussi la chair, le Sacrifice de la chair.

Lieberkühn a trouvé pour l'albumine, la formule $H^{112} O^{22} Az^{18} SC^{72}$, soit 1.612 en poids. M. Troost, le savant chimiste, membre de l'Institut, donnait cette formule dans les anciennes éditions de son excellent petit *Traité de Chimie*. (G. Masson, éditeur. — Nous osons le recommander. Tout le monde devrait avoir lu la chimie ; la physique est secondaire.) Il supprime cette formule dans la dernière édition : « La constitution des matières albuminoïdes, nous y dit-il, ne peut être établie que par la connaissance exacte de tous les produits de leur dédoublement. » C'est un tort : la formule de Lieberkühn est exacte. Mais quand le

savant professeur ajoute, dans la même édition : « On peut donc admettre que les matières albuminoïdes sont des uréides complexes... », il a raison.

Au point, déjà élevé d'ailleurs, où le chimiste est parvenu, puisqu'il semble avoir trouvé, bien qu'il n'ait pas classé la hiérarchie, la correcte division septénaire des composés organiques, il a grand besoin de la science sacrée pour comprendre ses découvertes et s'aider dans les cas difficiles.

Le public s'imagine trop aisément que la méthode du savant moderne est sûre. On est déçu, parfois, quand on le lit dans le détail. M. Wurtz, dans son *Dictionnaire de Chimie*, relate que M. A. maintient que la formule pour le corps X est *y* tandis que pour M. B. elle est *z*.

Rassurons les deux champions. Les alcalis organiques dont une partie sert à intensifier le travail cérébral ou physique, la concentration nerveuse, ont en sanscrit la formule « karanopâdhis », c'est-à-dire karana, concentration (kara, main ; upâdhi, base, alcali : alcali de concentration). Cas : le nominatif, le « je ». Valeur : 294 et 296 — l'o, lettre divisée en deux, susceptible d'une et même de deux unités en plus. Par suite, la formule de M. A., poids 296, est exacte, au moins radicalement. Ce qui n'empêche pas que celle de M. B. ne le soit !... nous ne voyons pas d'inconvénient à ce que d'autres conditions d'expérience affixent à la formule de son partenaire.

M. A. a trouvé pour le beurre masculin, la lécithine, la formule 4^{84} O^{9} Az Ph C^{44}. Nous lui recommandons, sur la foi de Pânini — qui fonde les rayons

solaire et mercurien sur le beurre masculin, Force, les rayons cyprique et terrestre sur le beurre féminin, Grâce — la formule de Rabelais, Pantagruel : H^{90} O^{9} Az Ph C en comptant l'u « y », comme on peut faire de l'i grec. Les Romains, important le terme grec, traduisaient l'i « u z et « y ». Le sanscrit transforme l'u en ya.

Quant à la chlorophylle (un corps si important !), que le sanscrit appelle peut-être palâça, « vert, acide, cruel » (palâcin, arbre), elle a jusqu'ici laissé sur le carreau — du moins nous ne sommes pas informé du contraire — tous les chimistes qui se sont efforcés de la pincer dans les Fourches Caudines de Dosimétrie› la terre chimique des cornues, citrouilles, tubes malins et petits pots, même le savant auteur du *Rubis « scientifique »*, M. Frémy, directeur de la publication de *la Grande Encyclopédie chimique.*

Énonçons, suivant la Bhagavadgîtâ, les cordes de la Lyre de Lumière, ou Prakriti ; et plaçons en regard de ces petites correspondances qui sont dans la méthode de l'occultisme et qui, tout en n'ayant l'air de rien, sont plus éloquentes parfois en deux lignes qu'un énorme volume de science moderne.

BHUMI Violet VÉNUS	APAS Indigo TERRE	ANOLA Bleu. MARS	VAYU Vert ASTÉROIDES	KHA Janne JUPITER	MANAS Orange SATURNE	BUDDHI Rouge URANUS	AHAKARA Violet infra-rouge NEPTUNE
Manas supérieur (mental supérieur)	Anta : karana (mental inférieur)	Kâma (mental instrumental)	Kâmarûpa (forme de désir)	Châyâ (ombre astrale)	Prâna (vie physique)	Buddhi (corps physique)	Ahakâra (urée)

Avec les deux corps supérieurs, Sa (Soleil), Buddhi (Mercure), nous avons, jusqu'au corps physique inclus, les neuf corps que disait Shakespeare — comme Rabelais kabbaliste ou initié = dans cette œuvre admirable, *Roméo et Juliette*, qu'il établit sur un plan de nombres ocultes :

MERCUTIO A TYBALT

« Rien de plus qu'une de tes vies, si tu en as neuf, pour en parler, et après, selon que tu te conduiras, je verrai à épuiser les huit autres... »

Avec l'infra-rouge violet, l'urée, — cosmiquement Neptune, qui, quel que soit son mystère, bon ou mauvais, est une forme d'urée, — nous avons dix corps pour l'univers, dix ! le nombre qui, pour Pythagore, exprimait l'univers !... à la fois dans le macrocosme et le microcosme ou homme.

Le corps physique est appelé Buddhi. Comptons : ba, 107 + u, 18 + da, 21 + dha, 106 + i, 42 = 294.

— Qu'est-ce ?

— L'albumine exprimée par le noyau azote + soufre sur lequel ses autres éléments sont concentrés.

Nous avons vu que 294 est le nombre de karanopâdhis, base de concentration. Comptons les équivalents pondérables de l'azote et du soufre de l'albumine.

Az^{18}, 252 + S, 32 = 284 en poids ; 284, rappelons-le, est la somme des vibrations des sept notes de la gamme.

L'azote a, le soufre paraît avoir, 9 atomes affixes par molécule ; ce qui fait une affixation totale de 9 équivalents 1/2. Par suite, le noyau de conden-

sation de l'albumine a un équivalent atomique octodécimal de 293 1/2, Buddhi par défaut.

L'urée est appelée ahakâra, terme signifiant « ce qui fait » (kâra) « le moi » (aham).

Le pronom aham, « je », vaut dans les degrés deux et trois : a, 3 + ha, 10 + m, 48 = 61.

— Qu'est-ce ?

— L'équivalent atomique octodécimal de l'urée $H^4 OAz^2 C$.

Comptons ahakâra, quatre degrés (l'anusvâra est un zéro, avons-nous vu) :

a, 21 + ha, 126 + ha, 43 + a, 21 + ra, 14 = 225.

— Qu'est-ce ?

-- Le nombre des molécules de l'albumine 112 + 22 + 18 + 1 + 72 = 225.

— Et alors ?

— L'albumine est ce qu'a trouvé le chimiste, bien qu'il n'ait pu tout à fait comprendre... une forme d'urée. Le corps physique de l'homme est une urée positive, ses refus sont des urées négatives, des formes n'ayant pas conquis l'Éternel, le Nirvâna (nir, hors de, vâna, feu, flèche, urée).

Le rayon de Vénus est, avons-nous dit, un rayon de son, caractérisé par le 283. Nous voyons que le rayon mercurien ou uranique (d'où ?) est aussi caractérisé par ce nombre.

JAGA.



PARTIE INITIATIQUE

(Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.)

ÉVANGILE DE SAINT JEAN (1)

TRADUCTION DE LEMAISTRE DE SACY DE 1759

CHAPITRE PREMIER

(Suite).

32. Et Jean rendit alors ce témoignage en disant : J'ai vu le Saint Esprit descendre du ciel comme une colombe et demeurer sur lui.

33. Pour moi je ne le connaissais pas, mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau m'a dit : « Celui sur qui vous verrez descendre et demeurer le Saint Esprit est celui qui baptise dans le Saint Esprit. »

34. Je l'ai vu et j'ai rendu témoignage qu'Il est le Fils de Dieu.

35. Le lendemain, Jean était encore là avec deux de ses disciples.

37. Ces deux disciples l'ayant entendu parler ainsi suivirent Jésus.

38. Alors Jésus se retourna, et voyant qu'ils le suivaient, il leur dit : Que cherchez-vous ? Ils lui répondirent : Rabbi (c'est-à-dire Maître), où demeurez-vous ?

39. Il leur dit : Venez et voyez. Ils vinrent et virent où il demeurait, et ils demeurèrent chez lui ce jour-là. Il était alors environ la dixième heure du jour.

40. André, frère de Simon-Pierre, était l'un des deux qui avaient suivi Jésus.

41. Et ayant trouvé le premier son frère Simon, il lui

dit : Nous avons trouvé le Messie, c'est-à-dire le Christ.
42. Il l'amena à Jésus. Jésus, l'ayant regardé, lui dit : Vous êtes Simon, fils de Jean ; vous serez appelé Céphas, c'est-à-dire Pierre.
43. Le lendemain, Jésus voulant s'en aller en Galilée trouva Philippe, et lui dit : Suivez-moi.
44. Philippe était de la ville de Bethsaède, d'où étaient aussi André et Pierre.
45. Philippe ayant trouvé Nathaniel lui dit : Nous avons trouvé Celui duquel Moïse a parlé dans la loi ; et que les prophètes ont prédit, à savoir *Jésus* de Nazareth, fils de Joseph.
46. Nathanaël lui dit : Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth ? Philippe lui dit : Venez et voyez.
47. Jésus voyant Nathanaël, qui venait le trouver, dit de lui : Voici un vrai Israélite, sans déguisement et sans artifice.
48. Nathanaël lui dit : D'où me connaissez-vous ? Jésus lui répondit : Avant que Philippe vous eût appelé, je vous ai vu, lorsque vous étiez sous le figuier.
49. Nathanaël lui dit : Rabbi, vous êtes le Fils de Dieu vous êtes le Roi d'Israël.

PREMIÈRE TRADUCTION

32. Et le fruit de la femme attesta alors disant : J'ai vu la lumière divine qui est en lui se diviser sur sa tête, venant d'en haut, et demeurer vers lui, comme un ange qui a des ailes.

33. Ce qui est de mon corps, il ne l'aurait pas connu, mais celui en moi qui vient du Père, et qui agit de sa part, me l'a révélé, disant : Celui-là sur lequel vous verrez subsister, en toute son intégrité, la sphère de paix qui sou-

DEUXIÈME TRADUCTION

32. Et l'ami de l'Époux, rendit témoignage, parlant et disant : « J'ai compris en mon être, que ce qui vint sur Lui vint du plus haut que moi, et j'ai vu que l'Esprit du Très-Haut reposait sur lui.

33. Car ma chair ne l'aurait point distingué parmi les autres ; mais celui qui me dit : « Forme-toi au sein de ta mère en ces lieux et va, agis dans leur atmosphère », me donna aussi cette promesse, « Celui qui viendra à toi en silence aura

lève, est Celui qui agit en elle.

34. Alors je l'aperçus et je parlai et je rendis grâce disant qu'Il était le premier-né, sans commencement.

35. Le jour suivant le fruit de la femme était encore à la même place, et ayant deux de ses suivants à ses côtés.

37. Alors ses deux suivants, l'ayant compris, s'en allèrent après Celui qu'il avait appelé le Oint.

38. Et Jésus se retourna les voyant, et son cœur s'ouvrit vers eux, et Il leur dit : Que cherchez-vous ? Ils lui répondirent : Maître, pouvons-nous aller plus loin ?

39. Il leur dit : Tachez, si vous le pouvez, et ils le suivirent, et ils furent avec Lui tout ce laps de temps. Il était alors l'accomplissement du temps à venir.

40. Celui qui était le frère de l'éprouvé était le second qui avait suivi Jésus, son sauveur.

41. Il vint reprendre son

la Vie, et moi je parlerai en Lui et au-dessus de Lui et tu verras mon feu, de ton air natal, se plaire avec et se conformer à Lui, c'est celui duquel je t'ai dit : « Il agit dans la Lumière, qui est aussi en Lui. »

34. Alors je le reconnus et j'élevai ma voix pour prononcer, énoncer et pour parler, en établissant ce témoignage qu'il était réellement le Central venu du centre premier.

35. La fois suivante, le centralisé était encore là, avec deux de ceux qui le suivaient.

37. Ces deux disciples, l'ayant entendu parler ainsi, suivirent Jésus.

38. Alors le Central revint sur ses pas et ramena ceux qui étaient attachés à Lui, disant : « Que voulez-vous de moi ? » Et ils lui répondirent : « Sauveur, où est votre foi ? »

39. Il leur répondit : « Approchez et éprouvez ». Alors ils s'en vinrent avec Lui et virent qu'Il était bon et doux, et plein de sa grâce, qui les remplit ce jour-là, car l'heure du Royaume leur avait sonné.

40. André, le frère de celui qui est le rayon vivifié par la souffrance, était le second de ceux qui avaient pu, sans malice, soutenir son regard.

41. Il fut trouver son

frère Simon en lui parlant de son Maître, le Messie attendu, qui fut le Oint.

ami, qui était son frère, Simon de nom, ce qui veut dire, d'après le son extérieur, aveugle intérieurement, et il lui dit : « J'ai vu Celui, qui nous est promis de la Lumière.

42. Il l'amena aussi vers son Maître, et celui-ci le regardant lui adressa la parole disant : Tu es le rayon éloigné, fils de mon ami aimé, mais tu seras appelé : fondation, ce qui veut dire base.

42. Il l'emmena par la main et le Centre sur cette terre, l'ayant vivifié de Son regard, lui adressa Sa voix, disant : « Vous êtes au crépuscule, fils du fruit de la terre, mais vous deviendrez Lumière, ce qui veut dire : commencement. »

43. Or ce fut le lendemain que Jésus voulant aller dans la contrée moindre trouva Philippe son fervent, fidèle en son âme, secrètement, sans être connu même à lui-même, ni à personne d'autre, et lui dit : Le moment est venu, viens.

43. Ensuite le Centre voulut connaître le lointain du pays abandonné, mais en route Il trouva Philippe, Son fidèle serviteur, qui l'attendait dans le secret de son âme, et il l'intégra dans son lieu qui était son Sauveur et son prix de repos.

44. L'ardent venait du milieu de Bethsaïde, ce qui veut dire « trouvez-nous », d'où étaient aussi André et la base.

44. Le fidèle, Philippe, venait de la ville qui était dans l'emplacement de la base d'où venaient aussi André et Pierre.

45. Alors l'ardent ayant trouvé Nathanaël, celui qui cherche sans cesse, lui parla, disant : Nous avons mis la main sur Celui duquel il est dit : *C'est Lui*, et dont les esprits ont parlé disant : *Il vient*, à savoir Jésus, fils de la paix.

45. Il alla prendre Nathanaël, qui était le lumineux intérieur, lui disant : « Nous avons convergé avec Celui qui est le pivot des lois entières, et qui est en même temps le soutien de ceux qui en sont libérés, — Celui qui est Jésus, le fils du commandement, sortit en Nazareth (qui veut dire aussi : l'oubliée).

46. Celui qui cherche toujours réfléchit en lui-même disant : d'une contrée tombée peut-il venir

46. Alors le lumineux, soumis à lui-même, répondit à l'ardent fidèle disant : de la contrée dévastée et

quelque chose d'élevé ? Mais l'ardent lui répondit : Venez et cherchez ; fouillez votre âme pour voir si c'est Lui.

47. Alors le Oint vit venir à lui son serviteur attaché et Il se prononça sur lui disant : Voici un véritable retrouvé (qui veut dire Israélite), sans arrière-pensées, ni malice intérieure aucune.

48. Le lumineux répondit, sentant la vérité de son être vibrer en lui-même : d'où m'as-tu pris ainsi fortement ? Et Jésus le tranquillisa disant : Plutôt encore que tes recherches et tes rencontres, je t'ai façonné de mes propres mains, lorsque tu étais encore en l'état de *devenir*, qui est incomplet.

49. Et le chercheur, lumineux, intérieur, le reconnut, l'appelant par son nom et lui disant : Maître, tu es mon Dieu vivant, tu es le Roi de mon être tout entier.

oubliée peut-il venir un esprit du Très-Haut ?

Et Philippe répondit au lumineux intérieur, disant encore : « Approchez et voyez si votre lumière approuve de son éclat. »

47. Le Centre vit alors qu'un de ses enfants venait à Lui et Il dit de cet être, se sentant ému de son affection pour lui : « Voici un véritable racheté, retrouvé par mon amour ; il n'est en lui point de fausseté ni de tromperie, ni aucune de leurs traces n'habite en lui.

48. Le chercheur se tourna vers le Centre, comme une plante vers le soleil, demandant ses rayons et disant : « De quel terrain m'as-tu tiré et fait passer ? » Le Centre lui expliqua de suite, disant : « Avant que tu ne fus conscient de toi-même, ni de la recherche que j'ai mise en toi de mes mains ; voici même lorsque tu étais encore moins qu'une empreinte quelconque, unifié, je t'ai vu, esprit destiné à la Lumière. »

49. Alors son être toucha le Ciel de ses branches, et il dit à son Créateur revenu vers lui : « O Maître incarné, tu es la Vie de mon Dieu, tu es l'Esprit de Vérité. »

● ● ●



Nous prévenons nos lecteurs que la rédaction de L'INITIATION est transférée 5, rue de Savoie, Paris (VIe), où M. Papus a maintenant son domicile. Nous serons reconnaissants aux revues faisant l'échange de noter cette nouvelle adresse.

École supérieure des Sciences hermétiques

Le succès des conférences de l'École a dépassé toutes les espérances les plus optimistes. Le nombre des auditeurs réguliers est, en effet, de plus de cinquante, et cela sans aucune publicité.

A dater du 20 décembre et sur la demande de plusieurs auditeurs, l'École ouvrira une salle nouvelle, 51, rue de la Harpe, salle de soixante places mise à la disposition des professeurs par un groupe d'élèves et d'amis, et réservée aux cours ordinaires.

La grande salle de la rue du Bac, qui peut contenir 200 auditeurs, sera réservée aux grandes réunions des Loges, des séances de conversation et des réunions spéciales qu'organisera bientôt l'Ordre kabbalistique de la Rose-Croix.

Ordre kabbalistique de la Rose-Croix

Nous sommes heureux d'annoncer à tous les Délégués de l'Ordre Martiniste que la Chambre de direction de l'Ordre kabbalistique de la Rose-Croix a décidé de donner une impulsion spéciale à l'étude et à l'enseignement du symbolisme dans ses diverses adaptations.

De plus, à dater du 19 décembre 1902, l'Ordre sera

dirigé par un comité de trois membres, sans qu'aucun d'eux ait le titre de président. Ce titre sera dorénavant réservé à Stanislas de Guaita.

Les Délégués qui désireraient des détails complémentaires sont priés de s'adresser au directeur de *l'Initiation*.

Société des Conférences spiritualistes

Devant une salle archicomble, le docteur Rozier a inauguré la nouvelle année de conférences le jeudi 28 novembre dernier. Tout le monde était content de se retrouver dans cette salle de l'hôtel des Sociétés savantes, après trois mois d'abstention. La conférence, intitulée « Occultisme et Religion », a eu un réel succès, et, à la demande de plusieurs auditeurs désireux d'en conserver un souvenir inaltérable, le docteur Rozier veut bien en faire un résumé, qui paraîtra dans le numéro de janvier de *l'Initiation*.

La mort de l'Abbé Roussel

Tout le monde a entendu parler de l'abbé Roussel, le directeur de l'Œuvre de la Première Communion d'Auteuil. L'abbé Roussel recueillait les jeunes gavroches qui couraient les rues et qui n'avaient pas reçu une instruction chrétienne.

Pendant trois mois l'abbé Roussel les catéchisait et les préparait au grand acte qu'ils devaient accomplir. Cette période terminée, la maison tâchait de procurer un emploi à l'enfant régénéré.

Pendant près de quarante ans, le vénérable prêtre se dévoua à l'enfance. Trois années avant de mourir, il céda son œuvre aux Frères de Saint-Vincent-de-Paul,

Après avoir pris toutes ses dispositions, l'abbé Roussel quitta Auteuil et se retira à Billancourt, pour y passer les dernières années de sa vie. Presque au lendemain de sa démission, l'abbé tomba malade, mais, doué d'une constitution vigoureuse, il ne resta pas longtemps alité et fut bien vite remis sur pied.

Il y avait un an qu'il était guéri quand ses amis apprirent tout à coup que le vénérable prêtre venait de mourir, emporté par un mal imprévu.

Lié de longue date avec l'abbé Roussel, j'avais été très ému par cette disparition soudaine. Un jour où j'allais rendre visite à une dame d'Auteuil qui s'occupait beaucoup de l'Œuvre de la Première Communion — Mme Fanny Dubois-Davesnes — je lui demandai comment était mort l'abbé Roussel.

« L'abbé Roussel est mort dans des circonstances extraordinaires, me répondit cette excellente personne, dont le souvenir vit encore dans la mémoire de nombreux habitants d'Auteuil.

« L'abbé Roussel habitait le premier étage d'une maison dont le rez-de-chaussée était occupé par un ménage. L'homme était attaché à l'abbé Roussel comme domestique, et la femme servait de concierge.

« Une nuit, la femme fut réveillée en sursaut par des chants étranges. Elle prêta l'oreille. Une voix mystérieuse modulait sur l'air de la *Préface* des mots que la concierge ne saisit pas tout d'abord. La cantilène recommença, plus distincte ; voici ce qu'elle disait :

« Allez réveiller l'abbé Roussel et prévenez-le qu'il va
« mourir dans deux heures ! »

« La femme X... se crut victime d'une hallucination et voulut se rendormir, mais elle n'y réussit pas. Le même avertissement lui fut donné, mais cette fois sur un ton si impérieux, que la concierge se leva.

« Il est bon de dire que cette femme, bien que professant des sentiments religieux, n'était rien moins que dévote et n'avait surtout aucune tendance au mysticisme.

« Poussée, pour ainsi dire, par une force surnaturelle, la concierge alla frapper à la porte de l'abbé Roussel. Celui-ci dormait profondément. Il fallut plusieurs coups de sonnette pour le réveiller.



« Introduite dans la chambre du vénérable prêtre :

— « Levez-vous bien vite, Monsieur l'abbé, s'écria la « malheureuse, une voix vient de m'avertir que vous allez « mourir dans deux heures. »

— « Etes-vous donc folle, répliqua l'abbé Roussel, en « éclatant de rire. Jamais je ne me suis mieux porté; allez « vous coucher bien vite et rendormez-vous ! »

« La concierge obéit; elle rentra chez elle et se recoucha. Mais à peine avait-elle éteint sa lampe, que la même voix se fit entendre et la harcela de la même injonction.

« Nouvelle démarche auprès de l'abbé qui, trouvant la plaisanterie mauvaise, se met en colère et prie sa domestique de déguerpir immédiatement.

« Cette scène se renouvelle trois fois. Enfin, n'y pouvant plus tenir, la concierge finit par dire à l'abbé Roussel :

« Vous me mettrez à la porte si vous voulez, mais je vais « aller au presbytère de Billancourt chercher M. le curé « pour qu'il vienne vous confésser ! »

« Et la bonne femme partit. Vingt minutes après, le curé de Billancourt se présentait chez l'abbé Roussel, qui, pour mettre un terme aux instances de sa concierge, consentait à se confesser. A peine la confession était-elle terminée que le respectable ecclésiastique entrait en agonie et expirait au bout d'un quart d'heure. »

Tel est le récit très authentique que nous a fait Mme Dubois-Davesnes, professeur de sculpture à Auteuil.

(Extrait de *l'Écho du Merveilleux*.)

Bibliographie

La Tradition Cosmique, 1re partie, *Le Drame cosmique*, t. I, 1 vol in-8°, 7 fr. 50.

Les théories métaphysiques sur la chute originelle considérée comme origine du mal sont nombreuses et prétendent chacune être la seule expression de la Vérité. L'anonyme auteur de ce roman philosophique ne manque pas

à la douce habitude de ses devanciers, et il nous présente son concept comme le seul bon teint. Ce qui semble ressortir de ces pages massives, auréolées de noms de héros et de principes plus barbares les uns que les autres (mais cela regarde l'auteur et non pas nous), c'est que nous avons enfin une défense du serpent de la Genèse par lui-même ou par quelqu'un de ses émanés.

Cet excellent Nahash voulait donner à l'homme la « Science du Bien et du Mal » qui lui aurait permis d'être immortel dans son corps physique et d'être un vrai Dieu se sustentant sans aliments matériels autres que ceux contenus dans l'atmosphère en ses quatre ou sept plans, et voilà qu'un méchant principe chippe la toupie vitale métaphysique de l'être humain, et celui-ci se laisse rouler par le Maître de la Maison d'en face, celui que Moïse appelle Ieve et que l'auteur du volume semble ne pas porter spécialement dans son cœur.

Maintenant, n'étant pas familier avec ces joujoux imaginatifs du plan cérébral, j'ai peut-être mal compris ce roman, qui dégage une atmosphère intense de désespoir et de découragement. C'est peut-être le principe cosmique caché sous des noms multiples en cette histoire qui veut cela. Aussi ne donnons-nous notre opinion que comme provisoire et attendrons-nous la suite de la bataille entre Bra, Pa, Ia, Dévo, Zoy, Maub, Chi et quelques autres seigneurs de plus ou de moins grande importance. Anatole France, à la page 173 et suivantes de *Thaïs*, a merveilleusement, selon sa coutume, résumé ces traditions ophites où la prière est considérée comme une coutume malsaine des « Adorateurs de Dévo », où l'on n'ose pas prononcer le nom du Christ, dont on cherche à défigurer l'œuvre dans l'invisible et surtout dans le visible. Mais n'est-ce pas le Christ qui nous recommande de ne pas juger? Si Dieu a permis l'existence de Nahash, comme frein du Cosmique, c'est qu'il est utile que cette existence se manifeste, et s'il lui plaît d'expliquer son expulsion des centres divins à sa façon, c'est que le plan d'illusions mentales a encore bien des appartements à ouvrir avant d'en revenir à la vie réelle, humble, discrète et simple, qui est claire comme un lever de soleil, bonne comme une mère pour son enfant et tolérante comme le Père céleste, qui nourrit même



Nahash alors que ce dernier l'accuse et le calomnie. Ne jugeons donc pas et attendons.

PAPUS.

La Porte d'Or. — Je ne croyais pas que depuis les *Fleurs du Mal*, il put arriver un livre comme le poème d'Emile Michelet, livre qui sera décrié parce qu'il ne sera ni lu ni compris.

Michelet comme Baudelaire a contre lui la foule et non pas cette poussée en plein vent, sans culture, mais bien cette foule des lettres qui se vante de fleurir en serre, qui n'a pas la franchise de l'autre, mais qui en a la médiocrité. C'est cette roture de la pensée, assemblage de démocrates et de parvenus, et, ce qui est fait peut-être pour étonner quelques naïfs, de bourgeois, qui va encombrer de ses crachats le seuil de la *Porte d'Or* où elle est de trop mauvaise mine pour entrer. « En art, a dit Victor-Emile Michelet, il n'y a pas de démocratie », parole bien faite pour être rappelée dans nos temps de socialisme voltairien, de bourgeoisie cléricale. C'est qu'en effet, Michelet est un hautain. Il devra à cela un succès discuté, mais une gloire qui ne pâtira pas, parce que c'est l'élite qui le décerne, et que c'est la mort qui la confirme. La *Porte d'Or* en humiliera beaucoup, elle en déconcertera quelques-uns. Verlaine a dû à son poème de *Sagesse* la gloire sans égale de se voir donner le Dante comme parrain. Michelet mérite plus que Verlaine cette gloire. Je cherche vainement pour la *Porte d'Or* d'autre lignée : la force, caractère principal de la *Divine Comédie*, ce sceau qu'imprime le dogme au chef-d'œuvre italien a bien des traces dans quelques strophes de Baudelaire, mais comme un soleil couchant qui rase les flots de ses rayons plutôt qu'il ne les pénètre, il a illuminé les *Fleurs du Mal*, mais ne les a fait ni croître, ni germer.

Au contraire, dans la *Porte d'Or*, cette force qui a sa source dans le dogme impérieusement conçu est la vie des vers. C'est que Michelet est non seulement un artiste puissant, un cerveau de savant, mais, selon l'enseignement occulte de l'équilibre, il est aussi un athlète. Né Breton, j'allais dire marin, il a gardé l'amour de la vie, la foi dans l'éternelle jeunesse des éléments, foi qui éclate en

tant d'admirables pages des *Contes surhumains*, mais jamais si bien que dans la *Porte d'Or*. Il a eu ce don rare de comprendre que, pour entrer en communion avec la vie, il fallait avoir la vie en soi; de là son enthousiasme pour l'harmonie physique et sa passion de gymnaste pour le *mouvement*. Cette passion sincère, Michelet la garde, elle anime son œuvre : les Grecs et les Latins la lui ont transmise comme une initiation. Comment aimer les corps, s'éprendre du nu, le comprendre sans chercher le mouvement à qui la ligne doit son apogée. N'est-il pas remarquable que tous les vénusiens profonds — et le poème de la *Porte d'Or* est éblouissant de Vénus — les musiciens de la volupté aient été à la fois des Marsiens ?

Est-ce que la Vierge n'est pas toujours guerrière comme les androgynes de Villiers ? Aussi bien ce *naturalisme*, en donnant à ce mot son essentielle acception, est-il aussi différent de l'obscur matérialisme de Zola que l'art de Phidias est distant de l'anatomie d'un Charcot. Toute la *Porte d'Or* respire la force, et cela n'est pas fait pour la faire vendre en ces temps d'humanitarisme imbécile à qui il ne manque que la charité. De là cette colère, cette envie, ce dédain affecté — trop affecté pour être sincère — qu'ont soulevé les *Contes surhumains* et que déchaînera la *Porte d'Or*. Tous les dégénérés dont Zola demeure le protagoniste se sentiront humiliés.

De là aussi ces étonnements, ces cris de gens qu'on jette à l'eau devant des vers comme ceux de cet admirable *Dialogue de la vie et de la mort*, à quoi je ne comparerai rien dans aucune langue. Victor-Emile Michelet a une métrique autour de laquelle on s'est déjà beaucoup battu. — Disons par parenthèse que ce n'est ni celle de Kahn, ni celle de Verhaeren. — Elle va faire geindre les abonnés du *Mercure*, ceux qui lisent Henri de Régnier; elle n'en est pas moins la métrique de l'avenir, née du mariage de la force et de l'inspiration ; et qu'on en étudie bien le mécanisme : on y trouvera sous d'apparentes licences la science compliquée du vers. Les niais appellent de la décadence ce qui est de la synthèse.

Mais, pour comprendre la poésie de Michelet, il faudrait savoir la lire ; or lire des vers, et surtout ceux-là, est difficile à des gens qui n'ont rien de commun avec le poète

qui les a écrits : ils n'habitent ni dans le même siècle, ni dans le même pays. En dehors de ces bourgeois de lettres qui encombrent les salles de rédaction, il y aura le grand public, gens à préjugés qui vivent loin de leur âme. La poésie de Michelet s'adresse aux recueillis; elle sera lue en silence, dans la solitude; ceux-là qui la comprendront en parleront peu comme les amants véritables qui ont la pudeur de leur amour.

La poésie de Michelet est une femme de vingt ans à la fois robuste et légère ; elle a dans les veines le même sang que Villiers donnait à ses héros : Axet et Sara. Elle est née de l'Océan comme la femme primitive, en a gardé la sauvagerie, la hardiesse et la timidité. Toute nue, elle est demeurée chaste. Sans doute, elle habita des cieux bien loin de nous pour ne pas avoir plus honte de sa beauté. Elle a la saveur des fruits verts que seules les dents d'enfant sont assez fermes pour mordre. Balzac l'aurait appelée Séraphita, et Phidias Minerve casquée.

Merci au poète qui a su, au-dessus de nos temps de veulerie, de concession et de désertion, élever cet idéal de grâce robuste, de jeunesse savante. Sa poésie, il l'a faite si grande que ceux-là qui n'auront pas la taille pour l'atteindre ne pourront que lui baiser les pieds. Le livre de Michelet reste en somme plus qu'une belle œuvre, c'est une grande action.

RAOUL GAUBERT.

Au delà des Portes, par STUART PHELPS. Traduit de l'Anglais par CHARLES GROLLEAU.

Sous forme d'histoire vécue, ce livre expose des idées qui se rapprochent beaucoup de celles de Swedenborg sur la mort et son lendemain.

Une jeune fille gravement malade croit un matin se réveiller alors qu'elle abandonne sa dépouille terrestre ; et le récit commence de ce qu'elle fait et de ce qu'elle voit, récit frappant par sa concordance avec les pensées intuitives que donnent la méditation de ces insondables sujets : la Mort, la Vie.

Nos lecteurs savent que Swedenborg est le voyant qui s'est le plus attaché à décrire l'état de l'homme après la

mort : Phaneg nous a montré (1) que le récit de ses visions confirme l'enseignement de tous les occultistes, et en particulier celui de « Pistis Sophia », l'Évangile des gnostiques. On croirait, en lisant *Au delà des Portes*, voir une adaptation à une vie humaine de ces profondes théories.

Du reste, le traducteur n'est pas un inconnu : M. Grolleau est un des professeurs de l'École hermétique, où il fit l'an dernier un cours d'hébreu très suivi. Son choix de ce livre, parmi tant d'autres sur le même sujet, est un sûr garant de la haute valeur de cet ouvrage.

(Chez Carrington, éditeur, 13, faubourg Montmartre.)

LÉON BOYER.

LIVRES REÇUS

Manuel de magie, par BOUÉ de VILLIERS, chez Chacornac (compte rendu prochainement).

Le Socialisme dualiste, par JOSEPH SIREN, chez l'auteur, à Saint-Georges-d'Espéranches (Isère). Aperçu philosophique d'un socialisme conçu dans l'esprit chrétien, et s'appuyant d'une part sur les lois religieuses, d'autre part, sur les lois scientifiques. Cet ouvrage est très clair, et les idées, assez originales, sont très bien exposées.

Une seconde édition, devenue nécessaire, des *Miroirs Magiques* de SÉDIR, vient de paraître chez Chacornac.

REVUES ET JOURNAUX

« Ex Oriente Lux. » Union internationale des Orientalistes de l'hémisphère pacifique.

Cette Union est organisée pour l'avancement des re-

(1) Numéro de novembre 1902 de l'*Initiation*.

cherches scientifiques, l'encouragement des études systématiques, la comparaison des documents, la propagation des découvertes, et tout ce qui peut offrir quelque intérêt aux spécialistes comme aux autres personnes.

L'Union favorisera l'organisation de Congrès, etc., en vue d'exciter et satisfaire l'intérêt public, et aider l'investigation, la publication et l'étude des religions et des cultes, de l'ethnographie, la géographie politique et physique, la géologie, la botanique, la philologie, la littérature, l'histoire, les arts, les mœurs, les légendes et tous autres sujets ayant des rapports avec les côtes asiatiques et américaines, les pays adjacents et les îles, leurs habitants d'autrefois et d'à présent de l'*Hémisphère pacifique.*

S'adresser à l'*Union internationale des Orientalistes.*

Monsieur C. Pfoundes, Kobe (Japon).

L'Écho du Merveilleux, dans son numéro du 15 novembre, raconte un fait curieux que nous reproduisons plus haut (la mort de l'abbé Roussel).

Nous recommandons à nos lecteurs désireux de se tenir au courant du développement des faits psychiques, de plus en plus nombreux, *le Spiritualisme moderne* (36, rue du Bac), *la Revue Spirite, le Bulletin du centre d'études psychiques de Marseille* (tout récent), *la Revue scientifique et morale du Spiritisme*, etc.

L'Écho du Merveilleux est un excellent journal de documentation : tous les faits du jour y sont reproduits et commentés.

La Revue (ancienne *Revue des Revues*) et *le Mercure de France*, dans un autre ordre d'idées, ont un grand intérêt : ce sont véritablement les Annales de l'effort intellectuel et littéraire de la France. Nous regrettons seulement de ne jamais voir même le nom de *l'Initiation* dans *la Revue*, qui s'est pourtant fait une spécialité de l'analyse de tous les périodiques intéressants.

Le Gérant : ENCAUSSE.

Paris-Tours. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lorette.

AVIS A NOS LECTEURS

*Les œuvres de Louis-Claude de Saint-Martin ont été rééditées sous la direction de l'***Ordre Martiniste.**

Chacune de ces rééditions est absolument conforme à l'original. Il est donc inutile de payer 25 *ou* 30 *francs des volumes qu'on peut avoir à bien meilleur compte dans leur texte intégral.*

On trouvera à la **Librairie Paul OLLENDORFF,** 50, *Chaussée d'Antin :*

LE TABLEAU NATUREL

Des rapports qui existent entre Dieu, l'Homme et l'Univers

Un volume in-8 au prix de **7 francs**

ET

L'Homme de Désir

Un volume in-8 au prix de **7 francs.**

Ces rééditions sont tirées à petit nombre d'exemplaires et seront vite épuisées. Nos lecteurs doivent donc se presser.

Prime aux Lecteurs de l'INITIATION

Contre remise de ce bon, le volume « le Tableau Naturel » sera vendu **cinq francs** *au lieu de sept, port à la charge de l'acheteur.*

Paris-Tours. — Imp. E. Arrault et Cie, 9, rue Notre-Dame-de-Lorette.